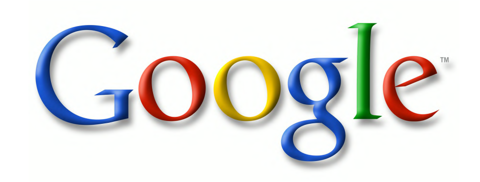
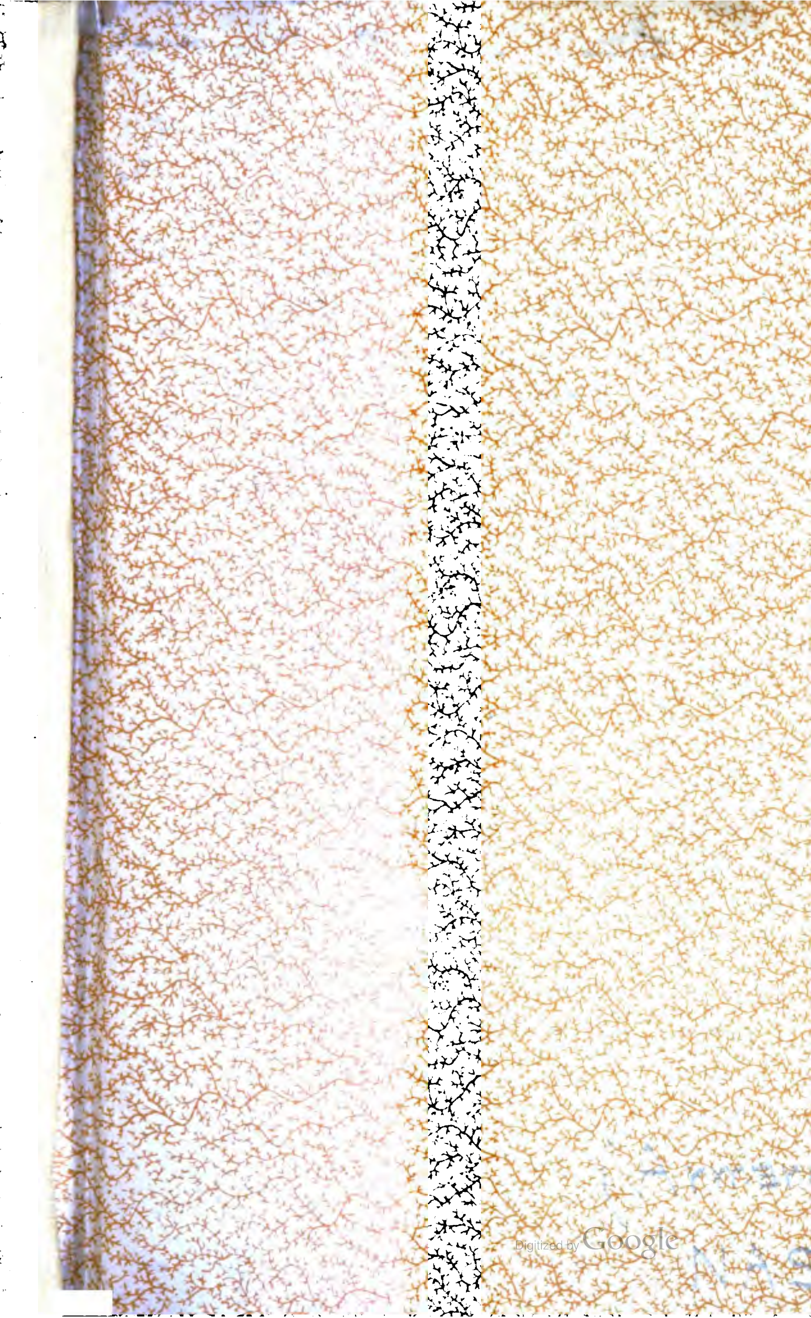




AU COIN DU FEU

MIETTES POUR LES ENFANTS

PAR

MADAME ARMAND-DELILLE

PARIS
LIBRAIRIE DE CH. MEYRUEIS ET Cie, ÉDITEURS
RUE DE RIVOLI, 174

AU COIN DU FEU

MIETTES POUR LES ENFANTS

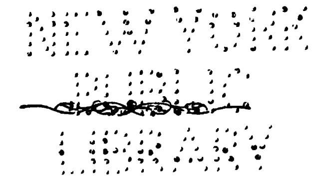
PARIS. — TYPOGRAPHIE DE CH. MEYRUEIS ET
RUE DES GRÈS, 11

AU COIN DU FEU

MIETTES POUR LES ENFANTS

PAR

MADAME ARMAND-DELILLE



PARIS
LIBRAIRIE DE CH. MEYRUEIS ET Cᵉ, ÉDITEURS
RUE DE RIVOLI, 174

1863

CE QUI MONTRE QU'IL Y A DES GENS QUI SE METTENT EN ROUTE SANS SAVOIR OU ILS VONT.

Il faut enfin tenir mes engagements et commencer pour vous deux, mes fillettes chéries, le petit livre que je vous ai promis.

De quoi il sera composé, je n'en sais rien... Un peu de tout, probablement. Nous ferons comme le promeneur qui cueille à droite et à gauche, tantôt une fleur, tantôt un brin d'herbe; qui parfois suit des yeux le nuage flottant dans l'espace, et l'instant d'après se baisse jusqu'à terre pour voir une fourmi qui traverse le sentier.

Nous serons semblables au glaneur qui, d'épis éparpillés, forme sa gerbe.

Si, pour trouver des fleurs et pour s'attarder en face d'un beau paysage, la saison n'est guère favorable, elle l'est du moins pour réfléchir, pour étudier, et pour raconter plume en main.

La nature a pris un aspect sévère. Plus de feuilles aux arbres, plus de verdure, plus de fleurs dans les jardins. Plus de papillons qui voltigent étourdiment en traçant dans les airs des lignes bizarres; plus d'insectes bourdonnant à nos oreilles; plus d'oiseaux folâtrant dans les branches, voletant autour des nids, et butinant de tous côtés leur nourriture. Non; ces pauvres petits sont transis et tristement perchés, immobiles, sur des rameaux secs et noirâtres d'un aspect désolé! Leur seule joie est de découvrir une fenêtre où de petites mains compatissantes ont semé le superflu de leur repas. Quel régal de picoter! quel trésor que ces bribes de pain! En les leur donnant, vous servez les desseins de

Dieu. Il vous emploie pour soutenir la vie de ces faibles êtres. Vous pouvez alors répéter ces beaux vers :

> Aux petits des oiseaux Il donne la pâture,
> Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Oui, notre Dieu lui-même, notre Dieu et Père aime ces petits oiseaux. Le Seigneur Jésus a dit qu'il n'en tombe pas un seul à terre sans sa permission. Mais s'il aime ces créatures-là, combien plus encore n'aime-t-il pas les pauvres, les malades, tous ceux qui souffrent. C'est pour ceux-là surtout qu'il veut que vous employiez vos mains et votre cœur!

Ne le ferez-vous pas encore plus volontiers, quand vous saurez combien Dieu a été bon pour vous!

A JANE ET A BLANCHE

Ce petit livre-ci sera donc celui de Jane et de Blanche. Elles me demandent des histoires de petites filles. Je viens de chercher de jolis noms. Vous les trouverez à la page suivante.

AU COIN DU FEU

I

Deux sœurs.

Connaissez-vous deux petites filles nommées Laure et Isabelle?

Si vous habitez Paris, et que vous vous promeniez quelquefois au Luxembourg, vous les avez sans doute rencontrées avec leur bonne, Marianne. Elles sont toujours ensemble, ces deux petites sœurs, comme une paire de pigeons. Mais elles ne se ressemblent pas. Voulez-vous que je vous fasse leur portrait?

II

Laure.

Laure bientôt aura six ans. Elle est grande pour son âge, mince, légère et vive. Rarement elle touche terre. Elle gambade comme un jeune cabri ; ou si elle s'arrête, c'est pour se percher sur les barreaux d'une chaise, sur le bras d'un fauteuil, sur le coin d'une table. Là, non contente de cette position aérienne, voilà qu'elle gesticule et remue bras et jambes comme un oiseau qui bat des ailes.

Cependant, pour être un historien fidèle, je dois ajouter que Laure, depuis quelque temps, se tient parfois tranquille. Et savez-vous d'où cela vient?... C'est qu'elle a bien envie d'apprendre à lire, à écrire, à compter et même à coudre. Si vous la voyez dans un coin paisiblement assise, c'est qu'un livre est ouvert sur

ses genoux, et que du bout du doigt elle suit les mots, qu'elle épelle laborieusement; ou bien la voilà établie comme une grande personne, un crayon en main, une feuille de papier devant elle. Bientôt la page se couvre de lettres plus ou moins distinctes. Quelques-unes ne sont pas même reconnaissables; d'autres semblent se tortiller en dansant, les unes en haut, les autres en bas. Mais je suis parvenue à distinguer les mots : *Papa, Maman.* Je crois même avoir vu une fois : *Mon bon papa, ma chère maman.*

Laure a un panier à ouvrage depuis quelques semaines. Son dé va tout juste à son doigt, mais quelquefois elle oublie de l'y mettre; alors elle pousse son aiguille avec beaucoup de peine, quoique avec activité. Cependant la gentille ouvrière a réussi à fabriquer un jupon pour sa poupée, ce qui lui a donné une grande joie, je vous assure. Aussi, a-t-elle vite couru le montrer à sa maman, à ses sœurs, à sa bonne, à toute la maison.

III

Isabelle.

Isabelle, qui n'a pas encore trois ans et demi, est une rondelette aux fraîches joues, au sourire épanoui, aux yeux d'azur. Elle a toujours un air si gai, que lorsqu'elle entre dans la chambre le soleil semble y pénétrer avec elle. Elle n'était encore qu'un petit nourrisson sur les genoux de sa mère, quand un jour celle-ci, en la berçant dans ses bras, se mit à lui chanter doucement ces paroles :

Blanchette,
Blanchette,
Petit rayon d'amour!
Blanchette,
Blanchette,
Tu pares ce séjour
Mieux que l'éclat du jour.

Ton front si pur, et ton si doux sourire,
Parlent des cieux, petit rayon d'amour,
Quand mon âme soupire!

La petite Isabelle, à laquelle, vous le voyez, on donnait quelquefois comme nom d'amitié celui de Blanchette, ne pouvait comprendre par l'intelligence ce que lui chantait sa mère. Pourtant elle semblait écouter attentivement. Sans doute l'accent de tendresse de la voix maternelle éveilla ce petit cœur; il se gonfla; l'enfant fondit en larmes. Sa mère, étonnée, presque effrayée, se hâta de la distraire et de la calmer. Depuis, elle essaya encore quelquefois de chanter les mêmes paroles sur le même air, mais la chère petite enfant éprouvait toujours la même émotion. La chanson fut abandonnée.

IV

Un jour de maladie.

Ce matin Isabelle était toute mignonne avec ses joues roses, ses yeux bleus animés par la gaieté, et le sourire qui entr'ouvre habituellement sa petite bouche; puis ses bons bras potelés, caressants et si doux, autour du cou de sa maman. C'est en sautillant qu'après-midi elle est venue demander son goûter...; mais, bientôt après, elle a dit qu'elle était fatiguée. On ne lui a fait faire qu'une courte promenade; en revenant elle était pâle, et de mauvaise humeur; elle avait des frissons; elle restait couchée sur les genoux de sa bonne. On a pensé qu'il fallait la mettre au lit; elle s'est bientôt assoupie. Ce soir, la voilà avec une grosse fièvre; sa peau est brûlante,

ses joues très rouges, et sa respiration courte et pressée. A chaque instant sa maman s'approche de son lit. Tout à l'heure, après lui avoir donné à boire, elle s'est mise à genoux pour voir de plus près la petite chérie. En sentant ce visage aimé penché vers le sien, Isabelle a sorti de dessous la couverture sa mignonne main, brûlante comme un fer chaud; elle a caressé les joues maternelles comme elle le fait souvent; puis cette pauvre main tremblante de fièvre et de fatigue est retombée sur celle de sa mère. Malgré son mal, l'enfant semblait heureuse de la tenir, et c'est presque avec un sourire qu'elle s'est rendormie, apaisée et rafraîchie. La maman, toujours à genoux, n'a plus osé bouger; elle retenait presque son souffle pour ne pas troubler le sommeil du cher ange. Mais cette position, quoique fatigante, était bonne, bien bonne; les mères ont tant besoin d'être à genoux! Elles ont tant à demander pour ceux qu'elles aiment, pour leurs enfants chéris,

pour ceux qui sont malades et pour ceux qui se portent bien ; pour ceux qui sont près d'elles et pour ceux qui sont au loin ! Elles ont tant à demander pour elles-mêmes !

V

Il y a toutes sortes de promeneurs au Luxembourg.

Je suis bien aise de pouvoir vous dire qu'Isabelle a vite été guérie, et qu'elle a repris sa gaieté et ses jeux, en même temps que ses forces et son appétit. Elle est retournée se promener au Luxembourg avec sa sœur Laure et sa bonne Marianne. Mais l'été est fini. Les enfants ne peuvent plus rester des heures entières à l'ombre des arbres feuillus, s'amusant à toutes sortes de jeux; ils ne vont plus s'asseoir en extase devant la baraque, où Guignol le méchant farceur, se démène et fait tapage. Non, le froid est venu; on ne s'arrête pas sous les arbres; ils ne donnent plus d'ombre il est vrai; ce n'est plus nécessaire, car le soleil pâle n'a plus de chauds rayons pour nous. On mar-

che vite ; même on court quelquefois en tapant des pieds contre terre et en fourrant les mains au fond de ses poches ou dans un manchon, et cela n'empêche pas qu'on n'ait le bout du nez gelé. Mais il y a au Luxembourg des promeneurs tout vêtus de blancs, qui cheminent sans se presser, et majestueusement comme des gens fort à l'aise ; quelquefois ils s'endorment insouciants au milieu de la glace du bassin. Vous l'avez deviné, ce sont les cygnes.

Ces oiseaux-là sont de beaux ornements dans les jardins et les parcs ; c'est pour cela qu'on les conserve, car ils n'ont pas d'autre utilité ; on ne les mange pas ; leur chair est coriace, même quand ils sont jeunes. Que de promeneurs ceux-ci ont vus ou verront passer ! que de petits enfants, frais et roses, changeront peu à peu, se rideront, prendront des cheveux blancs, tandis qu'eux seront encore beaux et gracieux ; car on prétend qu'ils vivent quelquefois plus de cent ans. Aussi leur exis-

tence se prépare-t-elle longuement. Les petits poulets sortent de l'œuf au bout de vingt et un jours, tandis qu'il faut que la mère-cygne couve le double de temps, c'est-à-dire six semaines. Pendant qu'elle se fatigue ainsi, le père ne paraît pas plus en souci que s'il n'attendait point de famille. Mais sitôt que les cygnets sont éclos, il se met de moitié dans tous les soins qu'il faut leur donner, et il se dévoue entièrement à sa tâche. J'en ai vu un, une fois, qui, tous ses petits sur son dos et ses ailes déployées leur servant de remparts, traversait majestueusement d'une rive à l'autre un fleuve rapide. C'était à Genève, et ce fleuve c'était le Rhône dont les eaux, en sortant du lac, sont plus bleues que le ciel et transparentes comme le cristal. C'est magnifique !

Les petits du cygne sont loin de ressembler à leurs parents. Au lieu de ces belles plumes si blanches et si douces, ils sont habillés d'un duvet gris, qu'ils ne conservent pas moins de trois ans. Mais il y a des contrées où ces oiseaux

n'ont pas l'éclatante blancheur que nous leur voyons ici. A la Nouvelle-Hollande, par exemple, le cygne est d'un beau noir. Du reste, noir ou blanc, il est toujours si noble, si élégant, qu'on est disposé à croire qu'il possède avec cela toutes les qualités imaginables; et malheureusement sa voix est rauque et déplaisante. On croyait autrefois qu'au moment de sa mort elle devenait magnifique pour quelques instants, et pour exprimer les derniers élans de génie d'un grand esprit ou d'un artiste : « C'est le chant du cygne, » disait-on. Mais le mot n'était pas juste, car la voix de ce bel oiseau demeure ce qu'elle a été pendant toute sa vie, fort désagréable.

Les cygnes sauvages vivent par grandes troupes; mais les cygnes domestiques, ceux que nous soignons et qui demeurent dans nos jardins et nos campagnes, n'ont pas les mêmes mœurs. Ils vont deux à deux, et sont entre eux amis sûrs et fidèles. C'est pour cela probablement que, dans l'antiquité, on avait ima-

giné la fable que je vais vous dire. Dans ces temps reculés, on en inventait de toute espèce; les unes gracieuses, aimables et touchantes; les autres fatales, par leurs conséquences sur l'esprit des hommes. Ces dernières propagèrent la croyance qu'il y avait plusieurs dieux.

Nous sommes bien heureux, nous, de n'être pas nés dans l'antiquité, et de savoir vous et moi, qu'il n'y a qu'un seul Dieu. Mais je vais vous dire la fable qui se rapporte aux cygnes. Encore une fois, rappelez-vous bien qu'elle n'a rien de réel, qu'elle n'est pas plus vraie que le *Petit Poucet*, ou *Cendrillon*, ou encore le *Chat botté* dont votre bonne vous amusait l'autre jour. La voici donc :

« Phaéton jeune homme ambitieux et téméraire, pria son père Apollon qui conduisait ordinairement le char du soleil à travers les cieux, de lui confier son emploi pour une journée. Apollon y consentit; mais le jeune cocher sans expérience, lança si follement ses

coursiers dans l'espace qu'ils s'emportèrent, et n'obéissant plus à leur guide, se rapprochèrent de la terre : elle s'embrasa; les eaux tarirent, et la nature entière était menacée d'une ruine complète. Jupiter, le maître de l'univers, arrêta ce désordre en lançant ses foudres sur l'audacieux qui fut consumé et précipité du haut du ciel dans le fleuve Eridan. Ses trois sœurs, les Héliades, vinrent pleurer sur son corps, et furent transformées en peupliers par les dieux. Cycnus, roi de Ligurie, en apprenant le sort de Phaéton son ami, abandonna ses Etats pour venir sur les bords de l'Eridan où il répandit tant de larmes que les dieux eurent pitié de lui, et lorsqu'il fut devenu vieux, ils changèrent en plumes ses cheveux blancs, et finirent par le métamorphoser en cygne. »

Ma fable est finie!

N'avez-vous pas appris par cœur :

> **Maître corbeau sur un arbre perché,**
> **Tenait en son bec un fromage...**

Voilà aussi une fable, vous le savez, car ni corbeaux, ni renard n'ont jamais parlé, pas plus qu'un homme n'est jamais devenu oiseau.

VI

Une grande sœur est une petite maman.

Aujourd'hui, c'est au tour de Laure à être au lit. La pauvre petite a un violent rhume et pour le faire passer plus vite, elle doit rester au chaud. Avec quelques soins, il faut espérer que demain elle pourra se lever. Isabelle veut être sa petite garde-malade. Elle s'est établie à côté d'elle avec les deux poupées, et le lit de sa sœur est couvert des costumes de ces belles demoiselles aux grands yeux fixes. Pour le moment, elles demeurent à moitié nues et les cheveux ébouriffés, car les mains potelées d'Isabelle ne sont pas très habiles pour coiffer, ni pour nouer les rubans et agrafer les corsages. Laure, inquiète de voir ses enfants chéris dans cet état misérable, s'agite dans

son lit, et veut sortir ses bras pour réparer le désordre de leur toilette. La maman, la véritable maman s'en aperçoit, et, ne pouvant quitter ses occupations, elle appelle la sœur aînée qui accourt, et vient tout remettre dans l'ordre. Les bras de Laure sont replacés sous la couverture. Injonction est faite à la petite fille de ne plus les sortir. Les poupées sont revêtues d'une toilette convenable, et même élégante, d'après le désir de la petite malade; leurs cheveux sont bien lissés, et leur petite bouche continue à sourire d'un air agréable entre leurs deux joues d'un rose vif, tandis que leurs bras pendent symétriquement de chaque côté de leur taille svelte, et que leurs deux pieds se tiennent tout roides, la pointe en avant. Laure est très satisfaite, Isabelle émerveillée, la grande sœur contente d'avoir fait plaisir aux deux petites, et d'avoir réussi à tranquilliser sa mère qui peut continuer sa tâche en paix.

Vous voyez que tout va bien.

VII

Lettre d'une maman.

Paris, 24 décembre 1857.

Ma chère sœur,

Comme tu as su que j'avais eu ces jours-ci un peu d'inquiétude pour Laure à cause du gros rhume qu'elle a pris la semaine dernière, je veux te rassurer. J'ai pris le parti de la tenir au lit hier toute la journée, et je crois que, avec la bénédiction de Dieu ce moyen a réussi. La nuit a été bonne; aujourd'hui l'enfant paraît reposée; sa toux semble adoucie. Je la garde encore un peu au lit ce matin, mais plus tard je la lèverai en l'habillant chaudement. Demain, si le temps est beau, j'espère qu'elle pourra même faire une courte promenade.

Isabelle a voulu la soigner, et faire ce qu'elle m'avait vue faire pour elle-même pendant la petite indisposition qu'elle a eue il y a quinze jours. Elle lui rendait toutes sortes de petits services, faisait ses commissions, allait répéter ses messages à ses sœurs ou à sa bonne, enfin elle était à croquer. Cette mignonne aussi m'a bien touchée. Tout à l'heure, j'étais assise près du lit de ma petite Laure; Isabelle, comme elle le fait souvent est venue se percher sur mes genoux, et après m'avoir regardée attentivement, elle me dit d'une voix où perçait l'émotion :

— Si vous étiez tous morts, je ne serais pas contente...

— Mais nous ne sommes pas morts! lui dis-je.

— Alors, puisque vous n'êtes pas morts, je suis bien contente !...

Et elle m'embrassait en serrant ses bras autour de mon cou, puis elle reprit en me regardant encore :

— Sais-tu pourquoi je suis contente que vous ne soyez pas morts?

— Non, lui dis-je.

— Parce que je vous aime! reprit-elle en me serrant de nouveau, et avec un accent de tendresse impossible à exprimer ici.

Malgré ces sentiments sérieux pour son âge, c'est la plus joyeuse petite commère qu'on puisse voir. Elle saute, saute toute la journée, et, comme le savetier de la Fontaine, chante du matin jusqu'au soir. Dans la maison tout le monde l'appelle : Le petit oiseau!

Chère sœur, adieu! Donne-moi vite de tes nouvelles.

Ta tout affectionnée,

Y. Z.

VIII

Francis.

Laure et Isabelle ont deux frères; mais ce ne sont point des compagnons de leur âge.

L'aîné a dix-huit ans. Ses petites sœurs le regardent comme un monsieur. Il a en effet la taille d'un homme, et même le commencement d'une barbe et d'une paire de moustaches ce qui achève de lui donner un air respectable. Aussi quelquefois auprès des deux fillettes remplit-il le rôle d'un papa. Tantôt il encourage, tantôt il gourmande, ou bien il fait quelque belle explication à Laure, qui aime beaucoup à le questionner. — Puis il prend les deux petites folles sur ses genoux pour les faire sauter. Ensuite il les fait pirouetter en

l'air de son bras vigoureux. La maman n'en est pas toujours réjouie, elle qui a peur des accidents.

Ce jeune étudiant en sciences qui aura bientôt de vraies moustaches, savez-vous que c'est une vieille connaissance pour vous? C'est lui qui était le petit Francis, le frère de Lili.

IX

Émile.

Emile a quinze ans. S'il n'était déjà presque aussi grand que son frère, on serait tenté de l'appeler un gamin, car il en a encore les allures; mais ce mot lui semble fort déplacé appliqué à sa personne.

Il est vif comme un poisson; toujours prêt à inventer quelque espièglerie ou quelque farce, ou tout au moins à faire des tours et des cabrioles de toute espèce pour amuser ses camarades. Ses petites sœurs, il les fait joliment rire, — et quelquefois aussi pleurer par quelque taquinerie. Alors il en est tout fâché et vient les embrasser, les dorloter jusqu'à ce qu'elles recommencent à rire.

Lui aussi vous l'avez connu. Quand les petits enfants voyageaient en bateau à vapeur sur le Rhône, c'est lui qui avait quatre mois, et qui gazouillait comme un petit oiseau!

X

Par-dessus les toits.

Les deux frères habitent ensemble une petite chambre située au-dessus de celle de leurs sœurs et s'ouvrant sur une terrasse d'où la vue plane sur Paris. De là on voit s'élever de tous côtés de grands monuments, des tours, des clochers qui se dessinent sur le ciel. A droite, le Val-de-Grâce, le Panthéon, la tour Saint-Jacques, puis les Tuileries et d'autres dômes ; plus près, les deux tours de Saint-Sulpice ; en face, dans le lointain, l'arc de triomphe de l'Etoile ; vers la gauche, les Invalides, dont la silhouette se dresse comme un géant mélancolique qui voudrait être le dernier à dire adieu au soleil couchant derrière le mont Valérien ; sa forme élégante et noble se des-

sine magnifiquement sur ce ciel d'or. Tout là-bas s'élèvent quelques nuages, aux bords enflammés, qui d'abord semblent immobiles; mais petit à petit on les voit changer de forme et représenter mille scènes fantastiques. De grands poissons, des lourds cétacés, en montant peu à peu dans l'espace, ouvrent une gueule démesurée, des pattes se développent sous leur ventre, des ailes leur poussent sur le dos; ils sont changés en griffons, et au lieu de nager paisiblement les voilà qui semblent se poursuivre les uns les autres. Un peu de vent qui s'élève produit une autre métamorphose; les griffons deviennent des montagnes couvertes d'arbres, de châteaux forts, au bord de quelque grand lac, du sein duquel s'élèvent des écueils. Quelquefois il m'a semblé voir de petits anges qui se baisent tendrement en entrelaçant leurs ailes, et qui bientôt s'évanouissent dans l'espace. — Laure et Isabelle, le nez en l'air, ont cru, dans ces formes aériennes, apercevoir de petits chats qui, di-

saient-elles, ressemblaient parfaitement à leur minet, et des poupées dans les bras de leurs petites mamans. — Leur frère Emile y contemplait des armées en bataille, des courses furibondes de lions au désert, des vaisseaux fendant les flots toutes voiles déployées.

Si les nuages changent de forme, ils varient aussi de teintes ; en montant et en s'éloignant du soleil, leur pourpre ardente s'atténue par degré et passe au rose le plus pâle ; l'or du couchant s'éteint aussi peu à peu et se perd dans un azur transparent comme une gaze flottante, qui tamise encore de chauds rayons. Ces nuances indéfinissables se fondent à leur tour dans un bleu de plus en plus intense, jusqu'à ce que brille une première étoile, puis une seconde, et enfin tout ce cortége de feux que la nuit amène et qui étincellent à la voûte céleste, en aussi grand nombre que les grains de sable du bord de la mer.

Non, Laure et Isabelle, vous ne sauriez les compter.

XI

Plaisirs et douleur.

Si nous visitions la chambre des deux petites sœurs ?...

Ses deux fenêtres s'ouvrent, au-dessous de la terrasse, sur un balcon. De cette position élevée le regard plonge dans les jardins environnants. A droite, voilà encore les tours de Saint-Sulpice; un peu plus près, le clocher arrondi des Carmes; — tout là-bas, l'arc de triomphe de l'Etoile ferme l'horizon.

En été, les enfants placent des pots de fleurs sur le balcon, c'est fort joli; mais il y a des précautions à prendre; si l'on arrose trop abondamment, les passants risquent, par le plus beau jour de soleil, de recevoir sur la tête une pluie qui les met de mauvaise humeur.

Quittons le balcon et rentrons dans la chambre. Entre les deux fenêtres, je vois une bibliothèque avec un rayon tout entier consacré aux livres des enfants, de ces livres où il y a de jolies histoires et des gravures amusantes. Vous aimez ces livres-là; mais dites-moi si vous connaissez le meilleur de tous les livres?

Au-dessous sont les paniers à ouvrages de Laure et d'Isabelle; oui, vraiment, d'Isabelle! car maintenant elle sait faire le point de tapisserie; elle a même commencé à broder une poignée pour son bon papa. Je suppose que ce grand ouvrage sera fini pour ses étrennes de l'année prochaine. J'aurais envie d'ouvrir ces deux paniers pour voir si le dé, les ciseaux, les aiguilles se trouvent à leur place.

Sur un petit meuble sont adossés deux pupitres en acajou; chaque fillette a le sien pour soigner cahiers, plumes, papier, crayons, car toutes deux s'amusent beaucoup à dessiner. Elles ont encore chacune un encrier et un sablier avec du sable bleu et or qu'on leur a

donné dernièrement et qui fait leurs délices. Vous trouvez peut-être que cette chambre est assez bien garnie déjà ; mais ce n'est pas tout. J'ai réservé pour la fin, pour la bonne bouche, comme on dit quelquefois, ce qui vous plaira le plus.

A côté du lavabo de toilette il y a une grande commode. Que les plus petits se lèvent sur la pointe des pieds pour mettre leur bout de nez, et surtout leurs deux yeux bien ouverts à la hauteur du meuble, et ils pourront contempler des trésors dignes de leur admiration. Je ne parlerai que de ceux de cette année ; car je n'aurais pas le temps de passer en revue les chariots sans roues, les chevaux boiteux, les petits chiens qui ne jappent plus, les ménages ébréchés, les poupées sans tête qui, l'année dernière, étaient arrivés intacts et dans toute leur gloire entre les mains des deux petites sœurs.

Parmi tous ces jouets, un seul, je crois, a été conservé plus respectueusement que les

autres. C'est un beau mouton aux cornes dorées, presque de grandeur naturelle, et que les sœurettes appellent Favori. Savez-vous pourquoi elles ont eu tant d'égards pour lui? C'est qu'il est un souvenir d'une charmante petite fille que Laure et Isabelle n'ont pas connue il est vrai, mais elles ont pu voir son portrait dans ma chambre ! Chère mignonne! elle relève des deux mains sa petite robe pour soutenir une poignée de fleurs, fraîches comme son doux visage. Hélas ! elle n'ira plus les offrir à sa mère, en se jetant dans ses bras, et en passant les siens autour de son cou pour l'embrasser..... Elle et notre bien-aimée petite Jeanne étaient du même âge quand elles ont quitté cette terre. Leur demeure est aujourd'hui parmi les anges !

Chères enfants!... petites chéries!... elles n'ont plus besoin de jouets. Contre les plus beaux que vous puissiez posséder, elles ne voudraient pas échanger leurs couronnes célestes !

Depuis qu'elles se sont envolées de ce monde, Dieu a essuyé toutes larmes de leurs yeux ; elles n'ont eu ni faim ni soif, le soleil n'a plus frappé sur elles; elles sont vêtues de robes blanches ; elles tiennent des palmes à la main et rendent gloire à Dieu en chantant : « Le salut vient de notre Dieu, qui est assis sur le trône, et de l'Agneau. »

Oui ! elles sont heureuses et sauvées ! sauvées parce que l'Agneau, Jésus, est mort sur la croix pour leur obtenir la vie éternelle !

XII

Consolation.

C'était aux premiers souffles du printemps que les parents de la petite Jeanne confièrent à la tombe leur précieux dépôt, en contemplant avec foi, à travers leurs larmes, le jour glorieux de la résurrection.

Dans un jour de l'automne qui suivit ce printemps, le père de l'enfant tant pleurée écrivit la poésie, que la mère aujourd'hui, adresse à toutes les mères qui ont connu la même douleur :

Ecoutez une parabole
Que viennent de me raconter,
Avec une feuille qui vole,
Les vents en train de l'emporter.

Je regardais de ma fenêtre,
Plein d'un douloureux souvenir,
Comment ce qu'un jour a fait naître
Un autre jour le fait mourir.

Tandis que des rameaux sans sève
Les feuilles tombaient sur le sol.
L'une à mi-chemin se relève
Et remonte au ciel d'un plein vol.

Je la suivais avec surprise
Quand de doux sons venus d'en haut
M'avertirent de ma méprise :
Cette feuille était un oiseau.

Pourquoi chercher sous une tombe ?
Mères en pleurs, levez les yeux !
Ce n'est pas la feuille qui tombe,
C'est l'oiseau qui remonte aux cieux!

XIII

Grand dîner et grand voyage.

J'allais oublier que vous voulez examiner les jolis cadeaux que Laure et Isabelle ont reçus pour leurs étrennes le premier jour de l'an; mais leur petit cousin Fritz, qui vient d'arriver pour passer la journée avec elles, ne serait pas content. Il dit qu'il veut tout voir. Et d'abord, voici une cuisine complète, un fourneau et tous les ustensiles nécessaires à un ménage; c'est un vrai fourneau, on peut y mettre du charbon, l'allumer et y faire cuire une omelette, un poisson, un rôti, tout ce qu'on veut. Seulement, dans ces plats en miniature, un moineau aura l'air d'un dindon, et pour un œuf à la coque il faudrait cuire un œuf d'alouette. Ce festin, du reste, sera proportionné

aux poupées auxquelles je suppose qu'il est destiné. On va les asseoir en grande toilette devant un diminutif de table; maïs comme leur jolie bouche ne s'ouvre pas pour manger, les petites mamans se chargeront, avec l'aide de Fritz, de faire honneur à ce dîner préparé avec tant de soins.

Après le dessert, nous pourrons regarder sur la commode ce gentil buffet de salle à manger; s'il était posé à terre il irait presque à la hauteur du genou d'Isabelle; mais, quoique si petit, il est exactement fait comme un vrai meuble, et l'on y peut renfermer toutes sortes de jolies choses.

A côté se trouve une épicerie complète, dont les petites filles ont été enchantées. Elles ont bien remercié leur bonne Marianne, car c'est elle qui avait pensé à leur faire ce plaisir.

Il y a vraiment tout ce qu'il faut; une banque pour le marchand, des balances posées dessus, et sur les rayons du fond de la boutique, une rangée de bocaux en verre renfermant des dra-

gées roses, blanches, etc., et de mignonnes bouteilles contenant des liquides de toutes couleurs. Quand Louise, Jenny, Elisabeth et Ferdinand viendront les voir, Laure et Isabelle pourront jouer avec eux aux marchands ; on fera de tout petits cornets de papier, et les uns vendront, les autres achèteront.

Pour aujourd'hui, Fritz veut se donner du mouvement. Il rassemble au milieu de la chambre quelques chaises à la file les unes des autres : ce sont des wagons. Il fait monter dedans ses cousines et les poupées, et lui se met à la tête du train, car il est le chauffeur de la locomotive. Fouhouhe, fouhe, fouh, fou, fe, f, f, f, f, f f f... s, s, s s s s s... De la voix et des lèvres il imite le bruit de la vapeur, le sifflet de la locomotive. Le train part!... Locomotive et wagons restent en place au milieu de la chambre; mais chauffeur et voyageurs sont parfaitement satisfaits. Les dames descendent à la station prochaine pour prendre à la hâte un bouillon au buffet; puis, fort pressées,

elles remontent vite dans leur wagon..... Au train dont elles voyagent elles auront bientôt fait le tour du monde !!!

La journée avance, le jeune cousin est parti. Bientôt il sera temps de penser au repos. Nos petites amies le trouveront, j'espère, paisible et doux dans leurs deux lits placés au fond de la chambre et garnis de rideaux bleus, semblables à ceux des fenêtres. Le bleu, c'est la couleur que nous aimons à voir près des enfants : le bleu si tendre, si doux. C'est souvent la couleur de leurs yeux ; c'est la couleur du ciel !

XIV

Prisonnier et pourtant heureux!

Ce que vous aimeriez peut-être encore mieux que les joujoux dont nous venons de parler, ce sont des joujoux vivants.

Quoi?... une belle poupée qui dit *maman* et qui tourne ses yeux d'émail à droite et à gauche? Un chien qui jappe sans qu'on ait besoin de presser son soufflet? Une petite souris qui fait le tour de la chambre en roulant si vite qu'on croirait qu'elle a peur du matou? — Ah bah!... toutes ces choses-là, malgré le mouvement qu'elles se donnent, ne sont que des mécaniques qui recommencent toujours la même action et qui ne sentent rien. — Ce que vous leur préféreriez sans doute, comme moi, ce sont deux jolis canaris

jaunes qui, toute la journée, sautillent dans leur cage d'un barreau à l'autre, qui picotent leurs graines de bon appétit et qui se baignent tout frétillants dans l'eau que contient leur auge, en faisant un grand frou frou pour secouer leurs plumes. Qu'ils sont jolis quand leurs jeunes maîtresses s'approchent d'eux et qu'ils se haussent sur leurs frêles pattes comme pour mieux les regarder, en penchant coquettement leur mignonne tête de côté d'un petit air curieux, et en faisant entendre un *cuic* qui semble dire : « Gentilles petites maîtresses, que voulez-vous de nous? »

Mes jeunes lecteurs, je suis sûre que vous seriez bien aise de faire une visite à Laure et Isabelle pour voir leurs petits protégés.

Je vous entends vous écrier : « Ah! certainement ces oiseaux-là sont bien heureux et bien choyés! Tous les jours leur cage est nettoyée avec soin ; les barreaux sont bien grattés, la planchette du fond aussi, et, de plus, chaque matin elle est recouverte d'un sable

nouveau, car il faut cela pour qu'ils se portent bien, qu'ils soient à leur aise et heureux; ils ont aussi toujours de l'eau fraîche, la mangeoire pleine, du mouron à becqueter, qui pend en guirlande sur le dôme de leur cage, pour tenir au frais ces pauvres petits et leur remplacer un peu le bonheur de voltiger à travers la prairie ou dans les bois. »

Oui, il faudrait être barbare ou bien négligent pour ne pas soigner attentivement ces créatures qui dépendent entièrement de nous et que nous retenons captives pour notre plaisir. Notre négligence les ferait souffrir et elles ne pourraient se plaindre. — Voulez-vous que je vous dise le moyen de remplir ce devoir? Oui, c'est un devoir semblable à celui d'une mère envers son enfant! — Eh bien! il faut le remplir régulièrement. Par exemple, toujours avant déjeuner, ou toujours de suite après; sans cela, tantôt vous le ferez et tantôt vous l'oublierez, et alors ces êtres si délicats seront malheureux par votre faute.

Si vous ne voulez pas les bien soigner ne les gardez pas en votre possession; donnez-les plutôt à quelqu'un qui saura les aimer mieux que vous. Mais si vous les aimez et si vous prenez grand soin d'eux, n'aurez-vous pas beaucoup de plaisir lorsqu'ils vous témoigneront leur joie en battant des ailes et en vous faisant entendre leurs roulades et leurs cadences comme pour vous remercier.

Ah! voilà un rayon de soleil! Ouvrons la fenêtre et mettons la cage dehors; les petits chanteurs vont s'égosiller. Le soir, avant la nuit, rentrons-la; il ne faut pas qu'ils aient froid et d'ailleurs ils veulent dormir. Voyez, ils ont mis la tête sous leur aile; ils ont retiré une patte sous leurs plumes touffues, et, se tenant perchés sur l'autre, ils ont l'air d'une petite boule. S'il y a de la lumière dans la chambre, couvrons la cage d'un mouchoir; ce sera leurs rideaux de lit. Et bonne nuit, petits oiseaux!

XV

Castor et Pollux.

Cette fois c'est d'un autre favori qu'il sera question. Quand on l'a donné aux petites filles, c'était une boule blanche comme la neige et guère plus grosse que le poing, avec un bout de nez rose le plus mignon du monde! C'était la première fois que ce pauvre petit chat se trouvait loin de sa mère, nouveau-né qu'il était, et il ne savait pas boire du lait. Il fallait lui tenir la tête et la lui fourrer dans l'écuelle pour qu'il le sentît et qu'il apprît à laper. On lui donna un compagnon à la fourrure rayée de gris et noir sur fond blanc. Rien n'était plus joli que de les voir jouer ensemble, se rouler l'un sur l'autre, se courir après. L'un de sa patte mignonne donnait un petit soufflet

à son camarade et se sauvait en gambadant, tandis que l'offensé, s'élançant après lui, souvent parvenait à saisir le bout de sa queue pour la mordiller, jusqu'à ce que par les bonds de son adversaire il fût forcé de lâcher prise.

La nuit on les trouvait ordinairement pelotonnés ensemble dans la même corbeille. En raison de leur amitié, on les avait nommés Castor et Pollux comme deux frères célèbres, il y a bien, bien longtemps, par l'amour qui les unissait. Mais comme ceux de la Fable, les deux amis à quatre pattes ne tardèrent pas à se trouver séparés. Un beau jour, Castor, le plus vif, le plus espiègle, le plus lutin des deux, disparut de la maison au grand chagrin de ses petites maîtresses et, on peut le supposer, de Pollux — pourtant il ne m'en a rien dit — mais je m'imagine quelquefois qu'il est un peu triste, seul qu'il est de son espèce dans une maison où d'ailleurs il n'a pas d'occupation faute de souris. L'oisiveté produit l'ennui, vous le savez. On le voit promener languis-

samment d'une chambre à l'autre sa personne fourrée, et venir s'étendre d'un air indolent sur le tapis. Quand on approche, il ne se donne pas même la peine de se déranger, et si on veut se faire place, il faut le pousser du pied. N'allez pas croire qu'il cède le terrain pour s'en aller à la dure. Non! Sa blanche Seigneurie ne quitte le tapis que pour se prélasser entre les coussins du canapé, ou même sur un des lits de la maison toutes les fois qu'il trouve moyen de se glisser à travers une porte entr'ouverte.

Je vous ai dit qu'il ne prend pas de souris, par la bonne raison qu'il n'y en a pas chez nous. Mais si une mouche vient à voltiger par la chambre, son naturel de chasseur s'éveille aussitôt. Il se lance alors comme un fou contre les vitres où d'ordinaire elle ne tarde pas à aller bourdonner en cherchant à sortir, sans se douter qu'un terrible ennemi la guette. Pour l'atteindre Minet fait des bonds désespérés, ne prenant garde aux coups qu'il se donne

quelquefois en retombant contre les meubles sans réussir à l'attraper. Il saute comme un furieux et, malgré les réprimandes qu'on lui adresse, s'accroche à leur grand dommage aux rideaux de mousseline. Vainqueur enfin, il saisit sa proie, et la croque d'un air avide et gourmet tout à la fois.

Un jour pourtant il la manqua. L'insecte lui échappa tout à fait. Le pauvre chasseur en défaut poussa un miaulement si lamentable, si plein de colère, et si comique en retombant tout penaud sur ses quatre pattes, qu'un fou rire général suivit cette déconfiture.

C'était plus charitable pour la mouche que pour Minet.

XVI

Comment, de pauvre sire, on devient un héros.

Puisque vous vous êtes intéressés à l'hôte de notre foyer, il me vient à l'idée de vous raconter l'histoire d'un de ses pareils qui est devenu presque un personnage historique. Dans une petite ville du nord de l'Angleterre, on montre sa dépouille aux savants et aux curieux, comme un objet fort intéressant.

Ce matou, d'une belle encolure et très grand, portait une robe à bandes grises marquetées de noir comme celle du tigre; ses yeux jaune pâle lançaient des éclairs de férocité; ses longues moustaches, son pas furtif, son excessive agilité, ses bonds prodigieux, tout contribuait à en faire un individu remarquable parmi ceux de son espèce. Comme il arrive d'ordinaire,

même pour les gens à deux pieds, son caractère, d'accord avec son extérieur, ne ressemblait en rien à celui de notre doux Minet aux formes élégantes, à la robe d'hermine, qui vient de se glisser tout doucement à côté de moi pour obtenir une caresse. Le voilà couché en rond sur le tapis devant le feu, heureux du bon accueil de sa maîtresse et surtout peut-être, faut-il l'avouer, de la chaleur agréable qui pénètre à travers sa jolie fourrure. — Le gros matou, bien différent de celui-ci, quoique élevé au sein d'une famille hospitalière ne savait pas goûter les charmes du foyer. Au lieu de suivre dans la maison les pas de la douce maîtresse ou des jeunes filles, de jouer avec leurs pelotons, ou avec quelque bout de ruban, ou bien encore, avec un chiffon de papier attaché à une ficelle que les plus jeunes auraient fait voltiger devant ses pattes en poussant de grands éclats de rire, l'ingrat, lorsque la servante ouvrait la porte se précipitait sur ses talons, et se sauvait entre ses

jambes pour aller vagabonder au jardin. Là, tapi derrière les ramées de haricots, ou caché sous quelque arbrisseau, il guettait les oiseaux qui sautillaient dans l'allée jusqu'à ce qu'il pût fondre sur la faible proie. Si ce gibier venait à manquer, escaladant le mur derrière la maison, il prenait sa course à travers la prairie et, de l'air sournois d'un coupe-jarrêt qui s'apprête à faire un mauvais coup, il commençait une chasse impitoyable contre les souris dont le rusé compère connaissait les retraites les plus cachées.

Les propriétaires de prairies n'aiment guère les souris parce que ces petites grignoteuses dévastent le gazon, et accommodent le terrain en fort mauvais laboureurs. Or, si notre Rominagrobis s'en était tenu à ses exploits guerriers contre la gent trotte-menu, en raison de son utilité on aurait pu lui pardonner ses vagabondages. Mais quand la chasse n'était pas heureuse et que la pitance faisait défaut, la faim probablement le ramenait au logis. Ses

habitudes antisociables le rendant craintif, il ne s'y présentait point avec la grâce aimable d'un membre de la famille qui sent qu'il rentre chez lui. Au lieu d'avoir le maintien décent et la démarche aisée d'un minet de bonne compagnie, et d'aller droit à son écuelle en chat bien élevé, il se glissait le long des murs comme un mauvais drôle et, blotti dans un coin jusqu'à ce que la porte s'ouvrît, il attendait l'instant où la cuisinière avait le dos tourné pour faire invasion, s'élancer sur la table ou dans le buffet ouvert et saisir le premier morceau qui lui tombait sous la patte. Que ce fût volaille, beefsteak, ou quelque autre mets moins friand, peu lui importait; il ne ménageait rien, et plus d'une fois il arriva que les préparatifs d'un repas d'amis furent singulièrement compromis par l'effronté voleur. Ces déprédations répétées et qui devenaient de plus en plus fréquentes à mesure que s'enhardissait le personnage, finirent par lasser le maître du manoir.

Un soir, sans rien dire à sa femme qui peut-être aurait voulu intercéder pour le coupable, quand tout le monde fut couché, il appela le domestique :

— Tom, lui dit-il, demain matin, avant qu'on soit levé, tâchez donc d'attraper le gros Puss ; portez-le à la rivière, et expédiez-moi cet animal. Attachez-lui au cou une grosse pierre, et que l'affaire soit vite faite,... car il ne faut pas faire souffrir la pauvre bête. Tâchez de partir sans qu'on vous voie, Madame et les enfants en seraient tout chagrins, et pourtant il faut que cela se fasse.

Tom, tout dévoué à son maître, avait de plus une qualité rare qui n'appartient qu'aux serviteurs d'élite : c'est qu'il accourait en hâte sitôt qu'on l'appelait ; mais c'était toujours d'un air fort drôlement hagard. Ses cheveux, moitié pendants, moitié dressés en l'air, semblaient participer à l'agitation intérieure que lui causait l'effort d'intelligence qu'il faisait pour saisir promptement la pensée de son

maître. Cette fois, préoccupé de l'ordre qu'il venait de recevoir, et avec une mine encore plus effarée que d'ordinaire, il descendait l'escalier précipitamment, lorsqu'à l'angle du palier il vint donner de la tête contre celle de son maître, le fils aîné de M. B.

— Qu'y a-t-il donc Tom? Vous arrive-t-il quelque malheur? lui dit le jeune homme en reculant vivement et en portant la main à son front contusionné.

— Ah! Monsieur Edouard, c'est votre père qui m'a ordonné de tuer Puss demain matin!...

— Mais non, cela ne sera pas! s'écrie Edouard. Attendez.....

Et il s'élance vers l'appartement de M. B., où, après un chaleureux plaidoyer, il obtint la grâce du coupable. La condamnation à mort fut commuée en exil perpétuel, et Edouard, muni des pleins pouvoirs de son père, imagina lui-même un autre plan pour débarrasser la maison de l'hôte incommode

sans nuire en rien à son nouveau protégé,

Le matin suivant, d'après les ordres définitifs qu'il avait reçus, Tom se leva au point du jour, et entrant avec précaution au grenier, où il savait qu'au retour de ses excursions de maraude, Puss avait coutume de s'abandonner aux douceurs du sommeil, il s'empara du dormeur sans méfiance, et le fourra tout entier dans un grand sac avant que le matou eût eu le temps de se reconnaître. Le cordon serré immédiatement, ce fut peine perdue pour le prisonnier de se débattre et de miauler. Il s'agitait comme un furieux; mais la toile était de bonne consistance, en sorte que ni dents, ni griffes ne purent l'entamer, et encore moins parvenir à déchirer les épaules du ravisseur, qui s'était mis à courir à toutes jambes pour s'éloigner promptement de la maison, selon les pressantes recommandations de son jeune maître.

— Oh! si Madame et les demoiselles entendaient ce drôle-là, pensait-il, elles seraient

capables de faire courir après moi pour que je le leur rende... Les dames sont comme ça! ajouta-t-il tout haut en courant toujours, tandis que ses touffes de cheveux, agitées par le mouvement qu'il se donnait, prenaient les formes les plus extravagantes.

Peu à peu il ralentit son pas, car il avait six milles à faire avant de déposer son fardeau. Enfin, il put s'en débarrasser, et, avec la plus vive satisfaction, il dénoua les cordons et ouvrit le sac.....

A l'heure du déjeuner, de retour à la maison, vous pouvez croire qu'il fit honneur au repas. Ce qu'il y a de beau, c'est qu'il eut la discrétion, même avec Mary la cuisinière, de ne souffler mot de son expédition matinale — je vous ai déjà dit que c'était un serviteur modèle — mais il se dédommagea un peu en gardant toute la journée un air des plus mystérieux, et lorsqu'il passa à côté de son jeune maître, il cligna de l'œil de façon à faire comprendre à tout assistant qu'il y avait un grand

secret entre eux. Comme personne n'y prit garde, l'aventure resta ignorée plusieurs jours encore, jusqu'à ce que Mary eut l'idée de faire la remarque qu'elle n'avait plus besoin de veiller sur la table et le buffet, et qu'elle pouvait sans danger laisser la porte entre-bâillée.

— C'est étonnant, dit-elle ; il faut que Puss se soit bien corrigé !

Bientôt elle fit une seconde observation ; c'est que le fripon ne se montrait plus, et que les friandises dont elle remplissait son écuelle, pour le récompenser de sa discrétion inusitée, se gâtaient sans qu'il y eût touché.

Des explications s'ensuivirent, et le fait de l'exil du matou devint de notoriété publique.

La paisible famille avait oublié ce drame domestique, lorsqu'un matin à déjeuner, en déployant le journal du comté, M. B. lut à haute voix l'article suivant : « Le Musée de notre capitale vient de s'enrichir d'un spécimen fort rare, et dont on croyait depuis nombre d'années la race éteinte dans notre pays.

Un laps de temps assez considérable, plusieurs mois, se sont écoulés dernièrement, pendant lesquels nos populations des campagnes tout en émoi, étaient en vain à l'affût de ce bel exemplaire de la race féline. Il n'avait été aperçu que deux fois à de longs intervalles, mais on savait à ne s'y pas tromper que cet animal, féroce dans ses mœurs, faisait un affreux carnage dans le plus superbe parc de l'une de nos localités célèbres. Perdrix, faisans, gibier de toute sorte, tout y passait. Chaque jour sous ces magnifiques ombrages, sous ces arbres séculaires, s'accomplissaient de sanglantes épopées. Ce domaine seigneurial est presque dépeuplé !

« Il y a deux mois, un chasseur émérite, lord T., en séjour au château de sir J. R., a fait un coup superbe en abattant le fier brigand des forêts qui causait tant de désolation.

« Nous nous estimons heureux de pouvoir, dans les colonnes de notre journal, annoncer à nos compatriotes que Sa Seigneurie a daigné

honorer le musée de notre petite ville, de ce don précieux à tous égards et que nous savons apprécier à sa juste valeur.

« La dépouille de ce mammifère a été confiée à D. S., notre plus habile naturaliste, auquel nous devons nos sincères remercîments; car il a déployé toutes les ressources de son talent bien connu, pour se rendre digne de la mission importante dont notre Comité du musée lui a fait l'honneur de le charger.

« A l'heure qu'il est le rare spécimen, empaillé avec distinction, conservant toute l'élégance de ses formes originaires, et placé dans une position avantageuse pour s'offrir à l'admiration du public, présente à tous, la vue du dernier des chats sauvages de la Grande-Bretagne. »

Faut-il ajouter que quelques semaines plus tard, la famille B., faisant un petit séjour dans la capitale du comté pour y voir des parents, et se rappelant l'article du journal, eut la curiosité de visiter le musée, et qu'en apercevant le

dernier des chats sauvages de la Grande-Bretagne, elle reconnut sans peine le pauvre Puss..., du moins quant à la bigarrure de sa robe, car, pour mieux indiquer sa qualité de bête féroce, l'habile naturaliste avait cru devoir lui donner une allure exagérée et théâtrale, qui, de son vivant, n'aurait pu appartenir qu'au plus terrible des matamores de la race féline.

C'est dans cette pose héroïque que le pauvre voleur de tranches de lard et de beefsteaks, est destiné à passer à la postérité.

Et nous ajouterons :

C'est ainsi, quelquefois, que l'on écrit l'histoire!

XVII

Le plus beau des chats de gouttières.

Ma cousine, Madame Nemorin, est venue hier me voir. Elle m'a trouvée écrivant l'histoire du chat sauvage, et m'a demandé pourquoi je ne faisais pas plutôt celle de notre ami Pollux, qui se trouvait là, mollement étendu à mes pieds.

— Crois-tu donc, ai-je répondu, que j'aurais fait à notre joli Minet, l'injustice de mettre un de ses pareils avant lui? Non, non. C'est déjà fait; il a sa place dans mon petit livre, et tous mes jeunes lecteurs, je parie, voudraient caresser sa robe blanche si douce, voir son nez rose, sa longue queue ondoyante, et ses airs fins de grand seigneur.

— Comment, reprit ma cousine d'un air

plaisant et vexé tout à la fois, ce petit monsieur-là va devenir célèbre, tandis que mon beau Coco, si gentil, si intelligent, si charmant, restera obscur à jamais!

— Qu'à cela ne tienne, ai-je répondu, ma chère cousine, je ne demande pas mieux que de te satisfaire. Voyons!... Raconte-moi quelque trait intéressant de ton favori, et tu verras!

— D'abord, me dit-elle, il est superbe! Sa robe bigarrée est sans pareille, et son poil est si fourni! C'est la vraie race des chats de gouttières... Puis il est très amical: tous les matins, il entre avec la femme de chambre, saute sur mon lit, et vient me baiser comme un petit enfant.

— Ce n'est pas ce que je t'envie! mais je voudrais d'autres détails; quelque preuve d'intelligence par exemple.

— Oh! ce n'est pas difficile d'en trouver. Que diras-tu de celle-ci?

« Nous étions encore à la campagne il y a

deux semaines tu le sais. Là nous avons coutume de sonner pour le dîner. Lorsqu'il n'y a pas d'étrangers mon beau Coco a les privilèges d'un enfant, et il s'assied à côté de moi pendant le repas. Même il faut bien que je te l'avoue, ajouta ma cousine en riant, il peut m'arriver de le prendre sur mes genoux et de lui donner du dessert dans mon assiette, car il mange de tout, même des bonbons, de la crême, du fruit. Mais pour en revenir à son intelligence, ce jour-là comme à l'heure du dîner nous nous trouvions tous réunis, nous passâmes ensemble à la salle à manger. Voyant qu'il ne manquait personne, la servante jugea inutile de sonner. Après la soupe je m'aperçus que mon beau matou n'était point à sa place habituelle; je m'en étonnai. « Ah! Madame, s'écrie Françoise, c'est que je n'ai pas sonné! » Elle y courut, et comme elle donnait le dernier coup de cloche, elle voit Coco accourir à toutes jambes, du fond du jardin, traverser le salon en bondissant, et entrer tout droit à la

salle à manger, de l'air de quelqu'un qui a des affaires pressées, et qui sait parfaitement qu'il est attendu. »

En voilà assez comme cela, d'histoires de chasseurs de souris! Maintenant c'est fini, je n'en dirai plus.

Mais il fallait bien te contenter, ma cousine! N'est-ce pas, Jane et Blanche?

XVIII

Fleurs désirées, fleurs d'herbier et fleurs de souvenir.

Depuis quelques semaines, Laure et Isabelle n'aiment guère à se promener au Luxembourg, elles disent qu'on ne s'y amuse plus; elles soupirent après le temps où les feuilles reviendront aux arbres, où les marronniers étaleront la splendeur de leurs fleurs épanouies en cônes blancs et roses. Elles demandent quel est le mois où l'on sortira des serres les orangers pleins de parfums, pour les replacer parmi les lilas couverts de leurs grappes retombantes et délicates, aux nuances si fines. Oui, les enfants se rappellent toute cette gloire du jardin du Luxembourg, qui parfois dure à peine quinze jours, qu'un souffle de vent ternit en quelques heures, qu'une seule pluie peut détruire.

— Mes chéries, dit leur maman, qui vient d'ouvrir un petit meuble dont elle a seule la clef, vous souhaitez des fleurs, je vais ce soir vous en montrer.

— Où donc, maman?

— Dans ce livre.

— Comment, des fleurs dans un livre!

— Oui, les fleurs les plus charmantes, les plus précieuses qui croissent sur les montagnes de la Suisse. Séchées avec soin, placées entre deux feuilles de papier, avec leur nom au-dessous, les voilà! Non plus, fraîches, vives de couleur et odoriférantes comme on les trouve sur leur sol natal, mais conservant encore assez bien leurs formes et la position de leurs organes, pour qu'on puisse les reconnaître et les étudier. Quand on ne peut soi-même les cueillir, c'est un grand plaisir d'avoir un herbier comme celui-ci. Plus d'une fois il a doucement conduit mes souvenirs vers ce beau pays que j'aime tant; il aide mon imagination à se retrouver sur ces hautes

sommités où l'air est si pur, le ciel si beau, la vue si grandiose; il me reporte à ce temps qui n'est plus, au temps de ma jeunesse, où, en compagnie de mes frères et sœurs, tous guidés par notre père et tous pleins d'espérances, de joie, souriant à la vie, sans craindre ni périls ni fatigue, nous gravissions les sentiers escarpés, ardents comme si nous allions conquérir le monde! . . . .
. . . .

Ah! nous arrivons à une autre feuille. Soulevez avec précaution le papier de soie qui recouvre ces fleurs. Celles-ci ne sont plus les fleurs de ma patrie! mais elles me sont chères. Une main amie les a cueillies pour moi. Je les conserve précieusement. A travers l'Océan, elles m'ont apporté un doux message; elles me disent que les âmes qui s'aiment franchissent toute distance!... Le parfum si doux, si suave qu'elles ont conservé d'une manière surprenante et qui est tout différent, remarquez-le, de celui de ces autres plantes desséchées, ce

parfum me parle au cœur. C'est d'Amérique qu'elles m'ont été envoyées ; ce sont les fleurs d'un pawlonia, qui souvent abrite de son ombre des amis, qui là-bas, pensent à nous.

Le pawlonia n'est pourtant pas un arbre d'Amérique ; il a été apporté du Japon. En France, on le cultive aussi depuis plusieurs années. Quand le printemps viendra, vous pourrez en voir quelques-uns en fleur au Luxembourg.

Votre grand-père en planta un lui-même, il y a une dizaine d'années, sur la terrasse de sa campagne, au bord du lac de Genève. Celui-là a porté tant de fruits l'automne dernier, que les branches qui les supportaient se sont cassées. Il est dommage que ces fruits ne soient pas bons à manger.

Le pawlonia a la forme d'une sorte de candélabre, qui porte au sommet de chaque rameau des girandoles de grandes et belles fleurs violettes ou plutôt bleues. L'écorce du tronc est grisâtre et lisse. Ce qu'il y a de particulier

c'est que, quand l'arbre est jeune ses feuilles sont fort grandes, tandis qu'elles poussent de plus en plus petites à mesure qu'il vieillit. Une autre observation à faire, c'est que les fleurs dont il se charge au printemps s'épanouissent avant que les bourgeons des feuilles aient commencé à se développer.

Souvent le pawlonia fleurit deux fois par année. Mais ce qui le distingue et le rend extrêmement précieux pour les jardins et les promenades publiques, c'est la rapidité de sa croissance. Quand un chêne, sorti de son gland, n'est pas encore arrivé à la hauteur du genou, l'indigène du Japon compte déjà parmi ceux de nos climats comme un arbre de première grandeur, qui peut abriter toute une famille sous son ombre.

XIX

Joies du printemps.

Quand l'hiver est près de s'enfuir, et que vient le doux printemps, avec le mois d'avril, tout change d'aspect. La famille ne se rassemble plus autour du foyer!... Il a perdu ses joyeuses lueurs. La flamme brille encore à la cuisine; mais au salon la cheminée n'a plus qu'une bouche noire qui semble dire : « Fuyez-moi! »

Que cela ne vous attriste pas, enfants! Notre Père qui est au ciel, sait que les jeunes cœurs ont besoin de gaieté, comme les fleurs ont besoin de rayons de soleil pour s'épanouir. Si le feu s'éteint dans vos demeures, c'est que par sa volonté puissante, toute la nature se réchauffe. Si l'âtre est sombre, c'est que les

arbres et les champs commencent à verdoyer. C'est que dans les bois, voici venir, la primevère, l'anémone, la violette, le muguet. Baissez-vous! écartez les feuilles tombées en novembre, qui desséchées jonchent encore le sol, et vous découvrirez des trésors de petites fleurs printanières. Puis, sur la lisière du bois, quand vous serez montés sur la hauteur qui domine la contrée, le visage tourné vers la plaine, vous sentirez un vent suave et doux qui caressera vos fraîches joues, et fera onduler vos cheveux blonds. La bouche entr'ouverte et souriante, vous lèverez la tête, et promenant au ciel un regard limpide, vous suivrez des yeux les nuages transparents; vous les verrez flotter dans le ciel bleu, et si doucement balancés que vous souhaiterez presque d'avoir des ailes pour vous envoler sur leurs traces. Vos jeunes âmes tressailleront de ce bonheur que Dieu seul peut donner! et il y aura au fond de ces âmes comme une voix qui chantera : « C'est ton Père céleste qui a fait toutes ces

choses, et c'est lui qui te rend si joyeux! »

Et dans ce moment-là, si quelque oiseau chante sous la ramée, si le coucou répète sa note mélodieuse, vous croirez qu'ils se réjouissent avec vous, et qu'ils chantent une hymne au Seigneur!

DEUXIÈME PARTIE

CETTE FOIS LA ROUTE SE TROUVE TRACÉE D'AVANCE OU PLUTÔT LES ÉPIS SONT GLANÉS : IL NE RESTE QU'A LIER LA GERBE.

Quelques années se sont écoulées ; Laure et Isabelle ont grandi. Les jouets peu à peu font place aux corbeilles à ouvrage, aux cahiers, aux livres ; aux livres surtout.

Nous voici en décembre, et nos deux petites amies ont dit en confidence à leurs grandes sœurs que pour leurs étrennes, elles auraient envie, oh ! bien envie !... de recevoir en cadeau de gentilles étagères pour les suspendre à côté de leur lit, et y placer leurs propres livres... Non contentes du ***Magasin pittoresque***, de l'***Ami de la Jeunesse***, du ***Jeune Chrétien***, du

Petit Messager des Missions, et d'autres publications de ce genre qu'on leur permet de prendre sur la table du salon, elles veulent encore avoir leur bibliothèque particulière. Elles ont joui jusqu'à présent de celle de leurs bonnes sœurettes (c'est le nom d'amitié qu'elles aiment à donner à leurs aînées). Elles ont lu et relu *Augustin*, *Rosa*, *A mes Enfants*, *Clara*, et bien d'autres! Mais elles sont insatiables, et après ces bons festins, elles demandent un dessert. Cela me donne l'idée de rassembler ici, encore quelques miettes qu'en divers temps j'ai semées çà et là, pour les petits oiseaux qui savent lire et écrire.

DEUXIÈME PARTIE

Les bulles de savon.

Des bulles de savon lancées par une main badine, et poussées par une légère brise, flottaient capricieusement au-dessus des têtes de quelques amis assis dans un jardin. Les rayons du soleil couchant diapraient ces globes aériens des plus vives couleurs de l'arc-en-ciel. Un vieillard, les jambes croisées autour de sa canne, et le menton appuyé sur ses deux mains, contemplait ce jeu en souriant; mais son regard était mélancolique et profond, et ses lèvres murmurèrent quelques paroles, dont son plus proche voisin ne comprit pas le sens. A ses côtés, un jeune enfant, la tête en l'air, la

bouche tout ouverte, la joue rougissante de plaisir, la pupille dilatée, les cheveux rejetés en arrière, et les deux bras tendus vers les charmantes apparitions, sortit enfin de son extase pour s'élancer à la poursuite des fugitives et les saisir du bout de ses doigts potelés. Essai toujours funeste !... A chaque bond, à chaque attouchement, disparaissaient subitement ces gracieux petits météores au moment même où l'enfant se croyait sûr de s'en emparer.

Le soleil s'était couché ; des bulles ternes, décolorées, avaient succédé à leurs brillantes sœurs, mais elles en conservaient au moins la forme et le mouvement. Le jeune enfant, quoique un peu las, sautait encore pour les atteindre, et criait toujours : « Je les veux ! je les veux ! » Mais le jeu cessa, la main ne lança plus rien... plus une seule !...

Il s'assit par terre et se mit à pleurer ; on cherchait à le consoler...

— Je les voulais ! je les voulais ! répétait-il.

Alors il sentit le bras maternel se glisser

tendrement autour de lui, et devant ses yeux, un doigt se dirigea lentement en haut, du côté où, dans l'azur du soir qui devenait toujours plus intense, brillait la première étoile ! Le petit affligé regarda... Bientôt le même doigt suivit une autre direction, puis encore une autre ; et à chaque fois une étoile d'or brillait sereine et pure.

— Oh ! oui, s'écria-t-il tout à coup, elles sont bien belles celles-là ! Je les veux, je les veux !...

— Celles-là, murmura une douce voix à son oreille, tu ne saurais les atteindre, elles ne peuvent être à toi; mais elles sont une promesse du Dieu fort. Contemple-les, mon enfant, lorsque les illusions, ces bulles de savon de ta jeunesse, s'évanouiront une à une.

Des lèvres sages du vieillard tombèrent alors ces paroles :

« — Oui, quand les étoiles du matin poussaient ensemble des cris de joie, et que les enfants de Dieu chantaient en triomphe, le Créa-

teur sondant l'abîme de l'avenir s'émouvait déjà à la vue des misères de l'homme : tant d'angoisses, tant de larmes, touchaient d'avance son cœur de père; et quand les luminaires des cieux furent placés dans l'étendue, et qu'à la fin du quatrième jour de la création le Tout-Puissant les contempla et dit : Cela est bon!... peut-être dans sa prévoyante compassion envers nous, leur donna-t-il la mission de laisser tomber leurs doux rayons sur la terre, comme des regards bienveillants descendant du ciel pour faire monter la consolation au cœur de l'homme, en lui parlant de cette patrie éternelle, où Christ dans son amour songeait déjà à lui préparer une place. »

La souris et la grande prêtresse.

Quel rapport il a pu y avoir entre une grande prêtresse égyptienne, morte il y a trois mille ans, dans tout l'éclat de son rang élevé, et une humble petite souris des champs qui vivait encore il y a quelques années, c'est ce que vous seriez bien embarrassés de me dire... Aussi me chargerai-je de l'explication.

Par où commencer? par la grande prêtresse, ou par la petite souris? Si je consulte les droits d'ancienneté et de rang, l'Egyptienne en a certes d'incontestables. Parlons donc de cette très honorée dame. C'était une habitante de Thèbes; plus d'une fois sans doute, le front couvert du bandeau sacerdotal, retombant le long des joues jusque sur la poitrine, le corps

renfermé dans une étroite tunique, les pieds chaussés d'une espèce de pantoufles terminées en pointe, et les mains chargées de quelques attributs de ses hautes fonctions, elle parcourut ces quais populeux qui longeaient les bords du Nil, et traversa l'allée des Colosses qui reliait Luqsor à Medinet-Abou, ou bien cette avenue bordée de sphinx dont quelques débris aujourd'hui encore, jonchent le sol. Peut-être, au souffle du printemps, aimait-elle à se promener dans les champs fleuris qui s'étendent autour de Thèbes, et sur les bords du fleuve à cueillir la fleur du lotus; puis, se reposant à l'ombre des bouquets de palmiers et des touffes de mimosas, elle admirait au loin la sombre chaîne arabique, et, sur la rive occidentale, la chaîne libyque tout éclatante de lumière! Peut-être encore, triste et rêveuse, les regards perdus au fond du vaste horizon, elle contemplait sans les voir les deux colosses de la plaine, assis, les mains allongées sur les genoux, immobiles, impassibles, et dominant l'étendue!...

Eh bien ! cette belle et poétique jeune fille, jeune il y a environ trois mille ans, nous pouvons la voir encore ! mais sous quelle forme !

M. Drovety, consul de France en Egypte, l'envoya en 1828 environ, au Musée de Genève. — Le corps était embaumé à la manière des anciens. C'est ce qu'on appelle une momie. Celui-ci datait d'il y a trois mille ans environ. Nous le savons par les inscriptions gravées sur le sarcophage ou cercueil qui le contenait. Ces inscriptions sont formées par des hiéroglyphes, signes d'écriture des anciens Egyptiens, que ni vous ni moi ne pourrions comprendre ; mais un savant français qui a fait là-dessus de persévérantes recherches, Champollion, est arrivé à lire tous ces caractères comme l'aurait fait un contemporain de notre héroïne, et ce fut lui qui, par ce moyen, découvrit qu'autrefois elle avait été prêtresse à Thèbes. — A son arrivée à Genève, le sarcophage fut confié à M. M...., directeur du Musée, qui dut l'ouvrir pour que son contenu

pût être offert aux regards du public. Les premiers langes ayant été enlevés, on trouva le corps enveloppé dans une espèce de tunique en tissu de perles de couleurs; sous cette tunique il était enroulé dans des bandelettes de toile dont la longueur totale atteignait environ trois cent trente mètres. La momie ressemble à une figure taillée en bois d'un brun foncé presque noir, et luisant; les traits sont assez bien conservés pour qu'on puisse reconnaître qu'ils étaient très beaux; la forme des yeux surtout est parfaite. Dans la main gauche était placé un petit sachet de toile tout gras, qui vraisemblablement avait contenu une partie du cerveau, selon la coutume usitée en pareil cas; la main droite tenait une branche de laurier; de la sciure de bois d'aloès remplissait la poitrine et le ventre. Sur les cuisses on avait déposé le cœur et les poumons; sur les jambes, le foie, les autres viscères et les intestins. Les ongles de la main droite étaient coupés au niveau de l'extrémité des doigts;

ceux de la main gauche taillés en pointe, les dépassaient de deux centimètres. Pour compléter le portrait de notre belle dame, j'ajouterai qu'elle avait des cheveux rouges, parfaitement conservés. Afin de savoir s'ils possédaient encore leur faculté hygrométrique, un savant professeur de physique de Genève essaya d'en faire un hygromètre — petit instrument qui sert à mesurer le degré d'humidité de l'air; — il réussit parfaitement. Quel étonnement pour la jeune Egyptienne, si, dans les jours de sa beauté, on lui eût dit qu'après trois mille ans elle ferait un voyage de plus de mille lieues, et qu'un de ses cheveux, conservé dans le cabinet d'un savant, servirait à indiquer le beau temps et la pluie.

Pendant une de nos vacances, par une belle journée de septembre, faisant joyeusement une de ces promenades en famille dont le souvenir reste si doux au cœur, nous arrivâmes sur les limites d'un champ occupé par une

dizaine d'ouvriers; tandis que mon père examinait leur travail et donnait des ordres, l'un d'eux tout à coup se mit à cabrioler au milieu de la terre labourée, faisant d'étranges contorsions et poussant des cris inarticulés. Il se calme enfin, et, retirant la main qu'il avait fourrée dans sa veste, il pousse un gros éclat de rire.

— La voilà!... s'écrie-t-il.

Il élevait en l'air, en la tenant par la queue, une souris!... Le petit animal, effrayé des coups de bêche qui ébranlaient le sol, était sorti de terre, et, grimpant avec vivacité le long du premier objet qui se trouvait devant lui, il venait d'escalader la jambe du laboureur à l'intérieur de son pantalon; mais, ramoneur improvisé, il était au comble de l'effroi, et, courant en désespéré dans ce canal inconnu pour trouver une issue, il fit plusieurs fois le tour du corps du pauvre homme, dont l'agitation comique était alors, vous en conviendrez, assez naturelle, d'autant plus que,

quoiqu'il sentît fort bien son ennemi, il ne l'avait pas vu, et ne savait pas au juste à qui il avait affaire. Mais tout s'expliqua comme nous l'avons dit. Les enfants, qui d'abord s'étaient écartés dans leur effroi, accoururent, et chacun à son tour voulut voir la jolie petit bête que leur grand-père venait de prendre adroitement dans son mouchoir.

—Voulez-vous l'emporter à la maison ? leur dit-il.

— Oui, oui, oui ! s'écria-t-on de tous côtés.

Aussitôt dit que fait. On reprend le long des vignes le sentier escarpé et fleuri qui conduit au village. En arrivant à la maison, la petite prisonnière fut placée dans un grand bocal en verre contenant quelque nourriture : c'était une *musaraigne commune* ou *musette.* De tout petits yeux noirs, un museau très pointu et de larges oreilles, un corps menu de huit à neuf centimètres de long, une petite queue, des poils longs et soyeux très brunâtres sur le dos, blanchâtres sur le ventre, tel est le portrait de

cette petite aventurière des prairies. Les enfants s'amusèrent longtemps à la voir courir en tournant dans le bocal; mais, d'après les insinuations de la sœur aînée qui plaignait le sort de la captive, ils formèrent la résolution de lui rendre définitivement la liberté; pourtant il fut décidé, pour tout concilier, qu'on la garderait encore un jour. Le soir donc on prit des précautions pour bien fermer son habitation temporaire; mais les mesures, paraît-il, ne furent pas assez sévères. Le lendemain matin, plus de souris!... On chercha partout... inutile!... elle avait disparu... Heureusement qu'à la campagne les distractions abondent, et la petite troupe fut bientôt consolée et oublia la souris et l'aventure.

Dans une chaude après-midi d'automne, les enfants étaient au jardin; les garçons, armés du hameçon épiaient leur proie, les petites filles cueillaient des fleurs pour en former des bouquets, lorsque leur grand-père les appela

de sa fenêtre. A cette voix aimée, ils abandonnèrent tout, et s'élancèrent vers la maison. Bientôt leur mère les vit accourir en tumulte.

— Maman, maman ! elle est retrouvée !... elle est morte... c'est une prêtresse égyptienne qui l'a empoisonnée !...

— Qu'est-ce donc?... demanda la mère à moitié épouvantée.

— Tiens, regarde, s'écria l'aîné en ouvrant la main pour montrer l'objet qu'il y tenait renfermé, la voilà... Grand-papa, en ouvrant un tiroir de son bureau l'a retrouvée au fond; elle est toute roide, mais bien conservée, car elle s'est embaumée elle-même.

— Que veux-tu dire ?

— Oui, il y avait dans ce tiroir un petit rouleau de bandelettes provenant de la momie, gardé à titre de chose curieuse. Il paraît qu'à sa sortie du bocal la souris, rencontrant le tiroir ouvert, s'y est installée devant le friand morceau qui devait bien être un peu rance, préparé depuis trois mille ans! Mais

ces petites grignoteuses n'y regardent pas de si près. Ce qu'il y a de certain, c'est que les substances qui ont servi à conserver l'une ont tué l'autre.

Et voilà comment il se fait qu'à trois mille ans d'intervalle, une prêtresse des bords du Nil a pu causer la mort d'une petite souris des rives du lac de Genève.

Patrie !

Oh ! qu'il y a de merveilles dans la nature !... Au milieu d'un ravissant fouillis de gazon, j'ai cueilli une scabieuse et je l'ai regardée à travers la loupe. Je vais vous dire ce que j'ai vu :

La fleur m'a paru six ou huit fois plus grosse qu'elle ne l'est réellement, en sorte que j'en distinguais parfaitement tous les détails. Qu'ils sont charmants !... Et d'abord j'ai découvert avec surprise qu'au lieu d'une seule scabieuse, c'était une multitude de délicates petites fleurs groupées ensemble. Leur couleur d'un lilas tendre m'a semblé encore plus belle, plus transparente ! Au centre des fleurs épanouies de petits grains dont la grosseur égalait à peine celle d'une tête d'épingle, n'étaient

autre chose que des boutons prêts à s'ouvrir à leur tour, entourés et comme protégés par les fleurs plus avancées, de même qu'une troupe de petits enfants au sein de leur famille. Mais ce n'est pas encore là tout ce que j'ai vu : tandis que j'étais occupée à admirer, pensant que les plus riches étoffes du monde sont loin d'approcher en beauté du tissu d'une fleur, tout à coup un petit insecte, ressemblant à une fourmi, sortit du fond d'un calice et se mit à courir de côté et d'autre. Il portait ses antennes à droite et à gauche avec vivacité, avançait de quelques pas, revenait en arrière, montait au bord des pétales, descendait au fond des calices, où il aspirait sans doute avec enchantement un nectar parfumé et d'où il ressortait bientôt pour recommencer de vagabondes promenades. Parfois sa merveilleuse agilité me faisait croire à la présence de deux insectes.

Après l'avoir longtemps suivi dans ses excursions, j'écartai la loupe pour le regarder

à la simple vue, et croiriez-vous qu'alors j'eus assez de peine à le retrouver sur ma scabieuse; il ne paraissait pas plus gros que la moitié d'une virgule, et c'est le mouvement qu'il se donnait pour parcourir un pétale qui m'aida à le découvrir. Vous me demanderez s'il est possible qu'un être aussi menu puisse avoir des pattes et des antennes comme la fourmi à laquelle du reste il ressemble pour la forme générale. Il en est pourtant ainsi. Oui, cet être si frêle, presque imperceptible, non-seulement a des pattes, des antennes, des yeux, mais encore il est, sous tous les rapports, aussi bien conformé que tout autre animal; car il se nourrit, il se meut, et en toutes choses, sa vie ressemble à celle des autres créatures de Dieu. L'homme le plus habile ne trouverait pas un instrument assez délicat pour esquisser les contours extérieurs de son corps! et Dieu, dans ce corps a su placer tout ce qui est nécessaire à cet être fragile. Mais, pour que vous vous intéressiez à ce héros micro-

scopique, j'ai envie de vous raconter un des événements de sa vie. Il se promenait sur ses tapis de soie et de velours..... Vous ouvrez de grands yeux? Ne vous avais-je pas dit que le tissu de ces petites fleurs, vu à la loupe, surpasse en beauté les étoffes les plus merveilleuses? les hommes n'en ont jamais fabriqué de si riches, de si moelleuses, de si éclatantes! Celui qui connaît toutes choses s'écriait en contemplant les lis des champs, que le roi Salomon, même dans toute sa magnificence, n'avait jamais été vêtu comme l'un d'eux! — Or, tout en parcourant une de ces plus grosses fleurs, notre insecte s'avança étourdiment à l'extrémité d'un pétale; mais il recula comme épouvanté, et rebroussa chemin de toute la vitesse de ses petites pattes!... Qu'avait-il vu? — Une étendue déserte, inculte, des montagnes, des précipices, des lieux arides qui ne lui offraient qu'un aspect de désolation... en un mot, c'était mon doigt!... Oui, mon doigt. Si jamais, mon jeune lecteur, il

vous prend fantaisie de regarder le vôtre à la loupe, vous aurez sans doute, comme notre petit voyageur, un premier moment d'effroi dont il ne tarda pas, du reste, à se remettre.

Mais il lui arriva un accident bien autrement terrible : Comme je retournais la fleur pour l'examiner, sans le vouloir je lui donnai une secousse qui lui sembla probablement effroyable : il fut précipité dans les airs, à travers d'insondables abîmes. — Vous comprenez que je parle en cherchant à me mettre à la place de cette créature imperceptible. — Il tomba au milieu d'un désert sans limites. La chute néanmoins n'eut pas pour lui les conséquences qu'elle aurait eues pour d'autres, car, comme si de rien n'était, il se mit sur-le-champ à parcourir des plaines immenses avec une extraordinaire rapidité; pourtant il rencontrait sans cesse d'énormes poutres qu'il était forcé de traverser pour pouvoir continuer son voyage. Ces poutres sont-elles encore une énigme pour vous?... Eloignez la loupe, vous verrez

que ce sont les fils qui en se croisant forment le tissu de ma robe : il était tombé sur mes genoux ! Je m'amusai longtemps de sa persévérance à parcourir sans trêve ni repos ces immenses et pénibles déserts, à la recherche d'un gîte meilleur; je suppose que c'est ce qu'il cherchait. A la fin j'eus pitié de son angoisse : je plaçai la scabieuse à une petite distance; et, comme si un instinct secret, ou plutôt les parfums délicats de ces petites fleurs l'eussent averti de leur approche, il se retourna avec vivacité et courut se précipiter au fond d'un calice, comme plein de joie en retrouvant sa patrie embaumée.

N'y aurait-il pas d'autres créatures que cet insecte qui aient perdu leur patrie? N'y en a-t-il pas qui sont errantes comme lui, troublées, angoissées, haletantes à la recherche du bonheur? croyant le rencontrer tantôt ici, et tantôt là, cherchant toujours, et vivant comme dans l'exil. Ne sont-elles pas souvent près de se

croire abandonnées, comme notre pauvre petit insecte aurait pu se l'imaginer, lui qui n'apercevait pas cet œil, qui suivait chacun de ses mouvements, et cette main qui lui tendit le secours au moment où il s'y attendait le moins. Ce petit être menu, faible, misérable, ne serait-il point une image de ce que nous sommes nous-mêmes?... Et cette scabieuse si belle, si suave, si riche de ravissements pour l'insecte, ne représenterait-elle point pour nous le ciel, notre éternelle et véritable patrie?

O patrie! patrie! nous sommes tombés de ton sein; mais aux pauvres exilés, errant sans but et à tâtons, le Seigneur Jésus, descendu du ciel, est venu indiquer et rouvrir le chemin de retour.

Les hôtes d'une nuit d'orage.

Le père et les enfants venaient de se baigner dans les flots azurés d'un beau lac. A quelque distance, assise sous des noyers dont les branches s'inclinaient au-dessus de l'onde, la mère, les yeux tournés vers l'horizon, y contemplait un de ces grands nuages aux formes hardies, à la teinte menaçante, qui montait lentement, et voilait de plus en plus ces splendeurs qui n'appartiennent qu'au ciel... Vraie image des pressentiments qui viennent obscurcir le cœur des mères, et, pour un instant, leur dérober le souvenir des promesses de Dieu.

— Allons, enfants, dit le père en s'avançant, allons! retournons sous notre toit; il y fera bientôt meilleur qu'ici!

— Oh! déjà, déjà! s'écrièrent de jeunes voix.

— Quel est l'enfant qui s'inquiète de l'avenir, quand le présent lui offre la jouissance?

D'un pas rapide, ils franchirent la jetée qui s'étendait le long du lac jusqu'à la maison paternelle, et bientôt ils se trouvèrent réunis dans la grande salle; on alluma la lampe, on apporta la joyeuse bouilloire, et le thé fut servi à la ronde. Au milieu des causeries se firent entendre les sourds roulements du tonnerre; des éclairs brillèrent à travers les fentes des volets; des gouttes de pluie tintèrent sur le toit et sur les feuilles des arbres qui s'élevaient devant les fenêtres, et, de plus en plus abondantes et furieuses, elles se précipitèrent comme un seul torrent inondant la terre.

La soirée s'avançait, l'orage grondait toujours, et l'heure du repos avait sonné. Après le baiser du soir, chacun se retira dans sa chambre. Les plus jeunes enfants dormaient déjà; les plus âgés écoutaient, en l'admirant,

cette voix solennelle de la tempête; le père rouvrit une fenêtre pour contempler ce magique spectacle : ce lac, ces coteaux, ces chaînes de montagnes resplendissant tout à coup d'un éclat surnaturel, puis replongés avec toute la nature dans une nuit profonde. Mais la maison tremble! les détonations du fluide électrique se succèdent si rapidement et suivent de si près la lueur, l'éclair est tellement éblouissant, qu'il faut renoncer à jouir de toute la grandeur de cette scène. La vitre est close!... A l'instant même une épouvantable décharge électrique ébranle le sol; à vingt pas de là un arbre antique, un vétéran de ces rivages vient d'être frappé par la foudre.

. . . .

La mère fait une ronde, pour s'assurer que chacun est calme dans la maison; puis, le cœur plein de joie à la vue de ces fronts enfantins si paisibles, elle revient bénissant Dieu de lui avoir donné un abri sûr pour ces chères têtes. La lampe est encore allumée; bientôt elle se

dispose à l'éteindre, lorsque le bruit de quelque chose qui se jette violemment contre les volets, battant des ailes, et qui, à plusieurs reprises, glisse du haut en bas de la fenêtre, lui fait tourner la fête.

— Une chauve-souris! s'écrie-t-elle en reculant!...

Un second coup d'œil la rassure.

Perché sur une des planchettes du volet, un oiseau délicat, corps élégant, bec effilé, longue et fine queue, venait de s'introduire par l'étroite ouverture et allongeait le cou du côté de la chambre comme pour chercher à découvrir un coin hospitalier. La fenêtre s'ouvre en hâte, et la pauvre créature se précipite dans la chambre et vole effarée, cherchant à s'élever dans les airs, et ne rencontrant que le plafond impitoyable, qui la rejette à bas. Un autre battement d'ailes se fait entendre au dehors : c'est la compagne du réfugié. Qu'elle entre vite!... Les voilà tous deux, ces pauvres petits, sauvés de la tempête; les voilà voletants, haletants, se

heurtant la tête contre les murs, cherchant toujours à monter dans ce ciel qu'ils croient apercevoir, et qui les précipite éperdus sur le parquet; leurs forces s'épuisent à cette lutte désespérée. L'un d'eux enfin s'arrête, et demeure perché sur le dossier d'une chaise, les ailes basses, le bec entr'ouvert par la frayeur! Une main le saisit avec précaution; mais dans cet abri doux et chaud son pauvre petit cœur bat avec violence. L'autre voltige de tous côtés, jusqu'à ce qu'il retombe abattu sur le parquet pour trouver le même sort que son compagnon. Que faire maintenant de ces deux captures?... Leur rendre la liberté?... Mais au milieu de l'orage que deviendraient-ils?... Un nid sera bientôt improvisé : au fond d'un panier à ouvrage, voici un tapis bien doux, les deux fugitifs y sont déposés, on abaisse le couvercle, les voilà réunis et paisibles.

Le père et la mère songent à ces orages de la vie qu'auront à traverser les êtres bien-aimés qui les entourent. Oh! qu'eux aussi trou-

vent un refuge, des regards amis, une main qui se pose sur leur cœur!... qu'ils trouvent, ô mon Dieu! les consolations de l'Evangile, la force dont le Saint-Esprit seul peut remplir l'âme, la douce compagnie de Jésus!

. . . .

Les premières lueurs de l'aube glissent sur la terre, et ne rencontrent qu'un tableau de paix; tout est rafraîchi, tout est épuré; un calme délicieux règne partout. Dans la maison tout dort! Mais quand la lumière matinale commence à pénétrer à travers les volets, de petites pattes se mettent à gratter au fond du panier, des ailes s'agitent impatientes. — Quelle fête pour les enfants de voir nos nouveaux hôtes!... Attendrons-nous leur réveil?... Mais quels trépignements! Ce serait cruel de faire languir ces pauvres prisonniers, nous le leur dirons en leur racontant cette histoire... Bien vite mettons le panier sur la fenêtre, soulevons le couvercle!... Oh! quel cri de joie perçant! Père et mère qui l'avez entendu, tandis qu'en-

délivrant ces captifs vous pensiez à vos propres enfants, vous ne l'oublierez jamais! ni ce battement d'ailes si joyeux qui, en un clin d'œil, les enlève au plus haut du ciel, comme s'ils ne pouvaient monter assez, ni jouir assez de l'ineffable bonheur de recouvrer leur liberté.

Quel est l'enfant qui ne s'écrie : Oh! que je voudrais recevoir une pareille visite! Que je voudrais rendre la liberté à de petits oiseaux!... Une voix lui répondra :

N'as-tu point quelquefois tendu la main à celui qui se trouvait délaissé, à celui qui n'avait nul ami, nul soutien?... C'était l'hôte d'une nuit d'orage.

Quelque vieillard sans famille, sans forces pour travailler, sans ressources pour ses derniers jours a-t-il reçu de toi quelque pièce de monnaie épargnée sur tes plaisirs? C'était l'hôte d'une nuit d'orage.

Un petit enfant tout en pleurs s'est-il rencontré sur ton chemin; t'es-tu doucement in-

formé de la cause de sa détresse ; lui as-tu aidé à retrouver sa mère dont il se croyait séparé ? C'était aussi un de ces petits oiseaux abrité pendant l'orage.

As-tu fait sourire ces lèvres longtemps comprimées ! Ce cœur déchiré, glacé par la douleur, s'est-il réchauffé sous tes caresses ?..... Ah ! c'était encore l'hôte d'une nuit d'orage.

Heureux si tu reçois cet hôte, car sous quelque forme qu'il se présente, c'est toujours un envoyé de Dieu.

L'écureuil malheureux.

Il y a quelques années je fis un petit séjour au sein d'une famille qui passait la belle saison à la campagne. La maison se trouvait sur la lisière d'un bois où j'aimais à faire de longues promenades. Quand on habite ordinairement une grande ville, la paix qu'on goûte dans ces solitudes, cette absence de tumulte et des bruits de la civilisation, ont un charme inexprimable. On respire, on s'étonne d'avoir le temps de se sentir vivre ! C'est qu'une pareille solitude n'est pas un désert. Comme on y sent la présence de Celui qui a créé toutes choses, et qui nous aime !... Comme on y converse bien avec les chers absents ! — avec ceux qui pensent à nous ici-bas comme avec ceux qui nous

ont devancés là-haut. Mais ce bois peuplé par moi-même de mes souvenirs et de mes espérances l'était encore d'une autre manière.

Vers la fin de l'après-midi je rencontrais souvent de petits ermites, non point à la mine sombre, au vêtement misérable, fuyant la société par misanthropie, ou par un aveugle fanatisme; ceux-ci avaient de bonnes robes fourrées d'un beau roux, et tout gracieux, tout folâtres, ils grimpaient sur les arbres avec une extrême agilité, puis sautaient d'une branche à l'autre, se soutenant merveilleusement en l'air à l'aide d'un parachute de nouvelle espèce. Que dis-je?... Il est d'une espèce bien plus ancienne que tous ceux qu'on a inventés pour les ballons : ce parachute, d'une création antérieure au déluge, est tout bonnement une queue d'écureuil; par la disposition des poils qui se dirigent d'un côté et de l'autre, ce membre a l'air d'une large et belle plume, d'autant plus qu'en sautant de branche en branche, le petit animal la tient tout étalée. Si elle l'aide à

se soutenir en l'air dans ses bonds, elle aurait encore, dans un cas différent, un autre genre d'utilité : elle lui servirait de voile. On prétend, — mais je ne l'ai pas vu, — que plus d'une fois de petites troupes d'écureuils se sont embarquées sur des morceaux d'écorce comme sur des radeaux pour traverser des rivières; toutes leurs queues opposées au vent leur servaient tout à la fois de voiles et de gouvernail. Que dites-vous de cette mâture ingénieuse?... Le procédé n'est-il pas commode? Il est vrai qu'on ne peut l'employer qu'à la condition d'être écureuil. Pour moi qui ne me suis trouvé en leur compagnie que dans les bois, je n'ai pas eu l'occasion d'admirer de semblables expéditions maritimes; mais, observateur patient, j'ai réussi à surprendre quelques-unes de leurs habitudes, quelques traits de leur caractère. Il me fallait pourtant user de beaucoup de précautions, car au plus léger bruit, au moindre mouvement, ils font avec agilité le tour de la branche sur laquelle ils sont posés, et y restent

immobiles et suspendus, de façon à ce qu'elle se trouve placée comme un bouclier entre eux et l'objet de leur effroi, absolument comme de petits enfants qui joueraient à cache-cache. Ils ne sont trahis que par cette queue en panache, leur plus belle parure, ou si la branche est trop mince, par le beau roux doré de leur manteau ou le pelage blanc de leur ventre, qui se détache sur la verdure. Cette belle couleur rousse du poil qui appartient aux écureuils de nos climats, et en particulier de la Suisse, n'est pourtant pas la teinte exclusive de cet animal, loin de là. N'avez-vous pas souvent admiré cette jolie fourrure si douce au toucher et d'une nuance cendrée bleuâtre, si fine, si agréable à l'œil, le *petit-gris* dont les dames portent des manchons, des cols, des garnitures de manteaux, etc.? C'est la robe d'hiver des écureuils du Nord. Le poil gris et blanc de leur ventre s'appelle *vair* en terme de pelleterie. — Mais dans mes promenades au bois, il ne s'agissait que de l'écureuil *commun*. Une par-

ticularité de son espèce, c'est d'avoir les oreilles droites et terminées à la pointe par un petit pinceau de poils soyeux; j'eus l'occasion de vérifier cette remarque un jour que, fatigué par la chaleur et assis au pied d'un arbre, je m'étais endormi sans m'en douter. Tout à coup ma volonté reprenant le dessus, ou probablement quelque froufrou dans le feuillage ayant chatouillé mon ouïe, j'avais rouvert les yeux. Sur une branche de chêne, à quatre pas de moi se trouvait un de ces petits habitants du bois, dressé ou plutôt assis sur ses pattes de derrière; il grignotait une noisette, qu'il tenait à la main, allais-je dire; j'aurais pu employer cette expression, car il se servait réellement de ses deux petites pattes de devant pour porter ce fruit à sa bouche tout aussi adroitement que l'aurait fait un jeune enfant. Vous pensez bien que je n'eus garde de remuer seulement le bout du doigt; je retenais mon souffle de crainte d'agiter quelque feuille. Il faisait plaisir à voir, gracieux dans toute son allure, et l'air si heu-

reux à cette occupation ! La noisette semblait bonne ! Mais pendant qu'il la rongeait avec tant de délices, j'avançai tout doucement la main et je parvins à me saisir de lui. Probablement il était fort jeune encore ; il cherchait à s'enfuir, mais je le retins délicatement dans mes deux mains désirant l'examiner pour le décrire avec connaissance de cause à mes enfants.

La mâchoire de cette jolie petite bête est pourvue de deux incisives aiguës en haut, et de deux autres en bas, qui sont comprimées ; les autres dents sont des molaires. Savez-vous pourquoi on les distingue ainsi par des noms différents ? Les molaires servent à mâcher, et broient les aliments comme deux meules tournant l'une sur l'autre broient le grain. Les dents incisives commencent l'œuvre que terminent leurs sœurs les molaires ; elles déchirent et divisent les aliments, afin qu'ils soient plus vite réduits en très menus morceaux et facilement écrasés avant d'arriver dans l'estomac. Les pattes de derrière de l'écureuil ont les cinq

doigts prononcés et longs, tandis que celles de devant, dont ils savent si bien se servir en guise de véritables mains, n'ont que quatre doigts; quelquefois le pouce s'y trouve à l'état de rudiment sous la forme d'un tubercule. Quoique la tête des écureuils soit large, leur petit museau est très fin ; leurs yeux sont saillants et noirs, et leur physionomie douce et piquante tout à la fois. Je repris le chemin de la maison en compagnie de mon nouvel ami, et pensant à ma petite famille qui, réunie autour de moi à mon retour, serait charmée d'entendre le récit de cet incident de voyage. Mon retour chez mes amis fut un véritable événement pour les enfants; tous accoururent, et on décida à l'unanimité qu'il fallait se hâter de trouver un logement au gentil petit animal. Nous n'avions pas de cage avec une roue, cette classique habitation de tous les écureuils civilisés; mais tant de gens se mirent en campagne, qu'on découvrit bientôt au fond du grenier la vieille niche d'un défunt petit chien. Paul,

l'aîné, garçon fort adroit, enleva la planche du fond de la niche pour y substituer des barreaux en fil de fer, et là dedans on introduisit le pauvre captif. Il fit son entrée dans sa nouvelle demeure au milieu des sauts, des cris de joie et des battements de mains; car on ne doutait pas qu'il ne se trouvât là parfaitement heureux; mais il en fut tout autrement. On eut beau lui apporter toutes sortes de friandises, et mettre en réquisition tous les fruits de la saison, remplir son assiette de l'eau la plus limpide, il ne touchait presque à rien, et restait tout le jour blotti dans un coin. Les enfants, tout affligés de la tristesse de leur petit ami, ne sachant plus qu'imaginer pour lui faire du bien ou du plaisir, se dirent entre eux : « Il ne faut pas lui faire de la peine; il paraît qu'il aime mieux être sur les arbres que dans notre petite maison; conduisons-le dans le bois, peut-être retrouvera-t-il sa maman. » On le porta donc en procession à l'entrée du bois; on lui attacha un petit ruban rouge à la patte, et après que

tour à tour nous lui eûmes passé la main sur le dos en signe d'adieu, on le déposa sur la branche où je l'avais trouvé. Aussitôt il sembla reprendre la vivacité naturelle aux écureuils, se mit à grimper vers le sommet de l'arbre et au bout d'un moment il disparut tout à fait.

Plusieurs jours de suite nous allâmes en vain nous promener de ce côté du bois; je ne saurais dire combien mes jeunes camarades perdirent de temps à tenir le nez en l'air, espérant toujours l'apercevoir sur quelque branche, mais ce fut inutilement.

Un jour, de grand matin, le domestique ouvrant la porte du salon trouve sur la terrasse un écureuil. Il s'avance avec précaution; mais il n'eut pas de peine à s'en emparer, car il était demi-mort de faim et de froid. Cet événement fut bientôt connu de toute la maison. En l'apprenant les enfants sautèrent à bas du lit et furent bien vite habillés. Ils accoururent tous et il ne leur fut pas difficile de reconnaître leur ancien favori, à un fragment de ruban encore

attaché à sa patte, mais ils furent tout consternés de le retrouver si maigre. On aurait bien voulu savoir ce qui lui était arrivé depuis son départ jusqu'à son retour; mais à quoi bon l'interroger? il ne pouvait pas répondre. Je crois que s'il avait su parler il aurait dit: « Je suis bien malheureux depuis que je vous ai quittés; je n'ai rien mangé, je n'ai pas trouvé la moitié d'une noisette, je n'ai plus de famille, je meurs de faim; ayez pitié de moi! » S'il ne dit pas tout cela, on le devina; surtout lorsqu'en le regardant de près, on s'aperçut... qu'il était aveugle!...

Peu de temps après il mourut.

La terre en miniature.

Le long d'une de ces modestes rivières qui se dérobent à moitié sous les touffes pendantes de verdoyants herbages, cheminait une troupe d'enfants. Le plus grand portait une pioche, d'autres des bêches et des outils de différentes sortes; le plus jeune, âgé seulement de quatre ans, ayant tenu sans doute à prendre rang dans le cortége, s'était muni d'un tout petit arrosoir vide. A ses côtés, deux blondines, qui semblaient le protéger et faire les petites mamans, avaient chacune à leur bras un panier bien couvert d'un mouchoir blanc; au soin qu'elles mettaient à garantir leur charge de tout péril, il était facile de comprendre qu'il s'agissait des provisions de bouche de toute la compagnie.

A quelques pas en arrière marchaient plus paisiblement deux dames, la mère et l'aïeule, qui n'avaient à la main que leurs ombrelles, mais qui suivaient avec un intérêt évident tous les mouvements du petit bataillon de l'avant-garde.

— Hourra ! voici la place !... s'écria l'aîné des garçons d'un ton résolu, plantant sa pioche en terre.

Et tous les autres de l'imiter. Quant aux paniers de provisions, les deux prudentes fillettes vinrent les placer sous la protection maternelle : ce n'était point trop mal pensé.

— A l'ouvrage maintenant ! allons, travailleurs ! par ici.

— Qu'allons-nous donc faire ? s'écria le petit Frédéric. Voulez-vous mon arrosoir ?

— Pas encore, mon mignon. Pour le moment, tu n'as qu'à regarder, et à te tenir tranquille.

— Hé ! s'écria Emile, ne sais-tu pas que nous

allons détourner le cours de la rivière? Ce sera bientôt fait, va !

Pendant ce court colloque, Francis et Jacques, pour commencer l'œuvre, venaient en effet de tracer une demi-courbe sur le delta de terre sablonneuse que tournait la rivière à cette place. Cette ligne coupait l'angle du terrain. Bêches et pioches se mirent à faire leur office avec activité, si bien qu'en peu de temps une sorte de canal se trouva creusé. La rivière, il est vrai, ne fut pas précisément détournée de son cours, suivant la prédiction d'Emile, mais au moins il s'établit là un courant d'eau qui, lorsqu'il commença à rouler ses ondes en miniature, occasionna de grands éclats de joie parmi la troupe enfantine.

— Eh mais ! s'écria Jacques, regarde donc, Francis, voilà une île toute faite ! C'est précisément la définition de mon livre de géographie : *Une terre entourée d'eau de tous côtés.*

Il désignait ainsi la partie du terrain qui s'a-

vançait dans la rivière, et que venait de couper le petit courant d'eau.

— C'est vrai ! dit Francis ; mais ton île est bien plate; ce n'est pas à coup sûr une des Canaries.

— Et pourquoi n'y ferions-nous pas des montagnes ?

— Après tout, c'est une idée !... Essayons. Voilà d'abord un fragment de rocher pointu qui représentera fort bien le pic de Ténériffe.

Quand il fut dressé, au milieu de l'île, il y eut une nouvelle explosion de joie.

— Dans la leçon que j'ai apprise hier, il y a des chaînes de montagnes, dit une des petites sœurs ; n'en voulez-vous pas faire aussi ?

— Eh ! c'est bien sûr, mes belles demoiselles, s'écria Ernest ; vous allez voir ça ! Il y aura des chaînes de montagnes ! ajouta-t-il, en prenant le ton d'un maître de ménagerie ; il y aura des cascades et des fleuves, il y aura des torrents et des lacs, il y aura de tout dans notre île !... En attendant, gare l'eau !...

Et, se baissant, il en remplit le creux de sa main; mais ses petites sœurs, devinant l'espièglerie, avaient déjà pris la fuite; la volée d'eau qu'il leur envoya aspergea les airs sans autre résultat que de faire briller un instant, au soleil, une traînée d'humides perles!

— Allons donc, Ernest! éternel farceur que tu es; viens nous aider, au lieu de faire le paresseux. Ne vois-tu pas qu'il nous faut des bras pour fabriquer des chaînes de montagnes; ce n'est pas si petite affaire!... Il est nécessaire d'abord d'amener sur notre terrain beaucoup de matériaux.

— Mais, dit Madame M....., en se levant pour s'avancer vers l'île, si vous voulez bien choisir vos matériaux, il faut d'abord savoir quelle est la chaîne de montagnes que vous voulez représenter. Croyez-vous qu'elles soient toutes formées de masses de granit comme les Alpes, que vous avez en ce moment sous les yeux? ou encore comme les Pyrénées, comme l'Atlas, ou comme les Andes?

Au silence qui suivit cette question, Madame M..... s'aperçut qu'elle pouvait continuer :

— Pour figurer une de ces chaînes, vous pourriez prendre des fragments de roche, et les relier ensemble par un peu de terre glaise. Il vous faudrait encore de la neige pour en blanchir les hauteurs.

— Oh ! pour cela ce n'est pas difficile ! Nous pilerons du plâtre, et nous en poudrerons les cimes de nos montagnes..... Mais de quoi sont formées les autres chaînes qui se trouvent sur la terre, puisqu'elles diffèrent de celles-ci ?

— Il y en a encore du même genre que celles que nous avons nommées. Mais d'autres sont composées de roches calcaires, c'est-à-dire de pierres qui, mises au feu, deviennent de la chaux.

— De la chaux dont se servent les maçons ?

— Cela même. Les roches tendres, les grès, les marbres se tirent de ces montagnes-là. Mais pour les représenter, il ne faudrait pas

les faire arrondies comme les montagnes granitiques; elles devront, au contraire, être peu élevées et très étendues à leur base.

— Pour moi, s'écria Jacques, je voudrais que ma montagne fût ronde tout autour et terminée en pointe.

— Ce serait un volcan, du moins pour la forme; car pour la compléter, il faudrait encore faire un trou à son sommet. Ce cratère ne vomirait ni feu, ni matières enflammées; mais on pourrait supposer que l'éruption a eu lieu précédemment; puis, pour donner à votre miniature l'aspect d'un vrai volcan, vous devriez en recouvrir les flancs de laves, de pierres ponces, etc.; mais comme vous n'avez rien de tout cela, vous prendriez à la place quelque substance vitreuse, ce qui représenterait assez bien celles qui, après avoir été brûlées par le feu intérieur, sont lancées au dehors en passant par ce qu'on peut appeler les cheminées de la terre.

Les bêches, les pelles et les petites mains se

mirent à l'ouvrage, avec tant d'entrain et d'activité, qu'en peu d'instants terre et pierres se trouvèrent amoncelées et formèrent de belles montagnes, dans le sein desquelles vraiment un lapin aurait pu se blottir tout entier. Ce fut alors que Frédéric, qui tenait, à ce qu'il paraît, à utiliser son arrosoir, s'en alla à quelques pas le remplir à la rivière; il le transporta avec plus de peine qu'il n'en avait eue en venant, et tandis que personne ne prenait garde à ce qu'il faisait, il se mit à en verser tout le contenu dans le petit vallon tout naturellement formé entre deux des plus hautes montagnes. Cette action inattendue causa d'abord un effroi général, car on crut que tout allait s'écrouler! Mais lorsque l'eau forma un joli courant en passant au bas des montagnes, Francis s'écria :

— Voilà un fleuve!...

Il y eut un battement de mains et des exclamations d'enthousiasme.

Le fleuve donna l'idée d'avoir un lac : on creusa donc une espèce de bassin devant les

montagnes, et le fleuve mignon s'y précipitant le remplit bientôt jusqu'au bord, à la complète satisfaction des jeunes ouvriers.

— Mais, Francis, s'écria l'une des petites filles, ce n'est pas un vrai fleuve que nous avons là, car notre livre de géographie dit que les fleuves arrivent jusqu'à la mer.

— C'est bien vrai... Eh bien, tiens! la vraie rivière sera notre Océan.

Et se baissant aussitôt, du doigt il creusa une rigole dans le terrain en pente qui descendait jusqu'à la vraie rivière, comme il l'appelait. L'eau passant par cette brèche ouverte au bord du bassin se mit à couler rapidement dans le lit improvisé. Cette fois le travail était accompli! Il ne s'agissait plus que d'alimenter sans cesse le torrent qui roulait au bas des montagnes et venait se jeter dans le réservoir. Les enfants se succédaient les uns aux autres pour remplir l'arrosoir et le vider ensuite; c'était chose facile, la provision du liquide ne tarissant pas. Et elle ne pouvait tarir, ce qu'on

prenait d'un côté revenant de l'autre. Cette manœuvre, dans le fait, pouvait rappeler le travail continuel qui se fait dans la nature : la pluie qui alimente les fleuves, les fleuves eux-mêmes qui alimentent les mers, et les fleuves et les mers qui fournissent à leur tour les vapeurs dont se forment les pluies du ciel.

L'œuvre achevée, les enfants furent émerveillés de leur travail, et se placèrent à droite, à gauche, devant, derrière, pour jouir des différents points de vue dans lesquels ils pouvaient admirer cette imitation microscopique des grandes choses de la création.

— Demain, s'écrièrent-ils, nous amènerons ici grand'papa, pour qu'il voie ce que nous avons fait !

Il vint, en effet, et il sourit de manière à contenter parfaitement les jeunes travailleurs. Quel est le grand'père qui n'admire pas l'ouvrage de ses petits-fils, et qui n'en est pas fier, oui, bien plus fier que de ses propres travaux les plus remarquables ?

Trois années s'étaient écoulées!... Un jour du même mois, Madame M... et son fils aîné, seuls cette fois, reprirent le même sentier le long de la rivière aux bords verdoyants.

— Oh! je veux revoir nos petites montagnes, disait Francis en marchant; nous étions si heureux ce jour-là!

Sa mère ne répondit pas.

La petite rivière courait devant eux, comme l'autre fois, et les guidait. Elle était toujours rapide, toujours claire comme du cristal, toujours aussi chantante à leurs oreilles! les petites fleurs qui s'épanouissaient au milieu des herbages verdissant sur ses rives étaient toujours aussi fraîches! De loin, ils aperçurent la place. La moraine s'élevait toujours au second plan, à moitié garnie de buissons; et le jeune frêne au tronc blanc et satiné, dont l'ombre rafraîchissante avait autrefois garanti les jeunes travailleurs de l'ardeur du jour, se penchait toujours au-dessus de la petite rivière, étendant ses rameaux comme pour pro-

téger encore. Au-dessous, il y avait encore le terrain en forme de *delta !*... Mais plus de petit canal pour former une rivière factice, plus de pic de Ténériffe, plus de chaîne de montagne !... Des pluies, des orages, et trois hivers avaient passé là...

Francis fut tout attristé... il se retourna vers sa mère, et lui vit les yeux pleins de larmes !... Il comprit !... il pensa à sa grand'-mère, il pensa à sa petite sœur, il pensa à son cher grand-papa, qui était encore auprès d'eux il y avait si peu de temps... Il saisit la main de sa mère et fondit en larmes; elle l'entoura de ses bras :

— *La figure de ce monde passe...*, dit-elle d'une voix brisée; *mais la Parole de notre Dieu demeure éternellement.*

Feuilles de printemps et feuilles d'automne.

Une petite plume voltigeait au-dessus de ma tête. Elle s'est arrêtée sur ce bouquet de fleurs, comme un oiseau qui se perche sur un arbre. D'où viens-tu, petite plume?...

Ce matin aussi, un coup de vent a fait tournoyer dans l'air une pauvre feuille jaunie, à moitié sèche. Entrant par la fenêtre, elle est venue tomber sur le papier où j'écrivais. Cette feuille m'a fait penser longtemps... Je l'ai saisie bien délicatement; elle est si friable! et je l'ai déposée avec précaution dans ma cassette: la voici!

Je me suis rappelé qu'une fois cette feuille était toute mignonne, fraîche, tendre et douce à toucher comme la peau satinée d'un petit

enfant. J'ai donc pensé à vous, mes chéris, et j'ai dit dans mon cœur : Voilà!... mes petits enfants sont comme un bouquet de feuilles du printemps!...

Au printemps le soleil est doux, l'air est pur et embaumé, il y a comme une joyeuse paix dans toute la nature, et chaque jour les feuilles croissent!

Les petits enfants de même sont gracieux, sereins, aimables à voir; leur regard franc et candide sourit avec leur bouche rose; la gaieté s'épanouit sur leur doux visage : tout en eux charme les yeux et le cœur! Ils sont au printemps de la vie!... puis ils grandissent!

Les tendres feuilles du printemps se sont développées; leur tissu devient plus fort et plus rude; leur nuance délicate s'est changée en un vert décidé et brillant : voici l'été!... l'été où le soleil brûle! l'été où l'orage gronde et éclate soudain. L'air s'agite violemment, la pluie tombe à grand flots, et les arbres se tordent sous la tempête!

La petite feuille entrée ce matin par ma croisée a sans doute été battue de plus d'un orage!... J'aperçois une déchirure à l'un de ses bords; n'est-ce point la trace de ce qu'elle a souffert?

— O pauvre feuille!

— Vous dites : pauvre feuille! mais il faut s'écrier plutôt : heureuse feuille!

Oui; si elle avait, comme vous, enfants, un cœur pour sentir, ne pourrait-on pas dire qu'elle est heureuse quoique flétrie et déchirée, parce qu'elle a rempli l'humble but pour lequel Dieu l'a fait naître?

Pendant les feux du jour elle jetait une petite ombre sur la terre. Si un voyageur fatigué venait s'asseoir sous son arbre, elle et ses sœurs formant un pavillon au-dessus de sa tête le garantissaient des rayons trop ardents du soleil, et conservaient ainsi sa santé et peut-être sa vie.

Elle a pu encore servir de tente à une multitude de petits insectes, qui seront venus éta-

blir leurs colonies sous cet abri précieux. Elle les a préservés des attaques de leurs ennemis, de la voracité des oiseaux, et des intempéries de l'air. Les gouttelettes d'eau qui, pour eux, eussent été des mers sans fond où ils se seraient noyés, ont glissé sur sa verte surface sans atteindre ces peuplades en miniature.

Oui, mes chéris, cette petite feuille a pu faire tout cela !... En la regardant ce matin, je me disais : Mes chers petits enfants, mes charmantes feuilles printanières deviendront aussi des feuilles d'été, des grandes personnes. Eux aussi auront à supporter les tempêtes de la vie; mais si, comme la feuille d'arbre, ils remplissent leur destinée, s'ils sont soumis à la volonté de Celui qui les a placés dans ce monde, quelles que soient d'ailleurs les circonstances de leur vie, il y aura du bonheur pour eux !

Mais la grande différence entre elle et vous, enfants, c'est qu'elle est heureuse sans le savoir, et que vous, vous le sentirez !

. . . .

. . . .

Après avoir pensé aux feuilles d'été, j'ai pensé aux feuilles d'automne comme celle-ci. La voilà toute flétrie ; sa belle couleur verte a pâli. Elle me représente le visage ridé d'un vieillard en cheveux blancs... Elle me rappelle celui que nous pleurons ! Cette feuille vient de se détacher de l'arbre où elle avait pris naissance, comme lui aussi a été enlevé de cette terre !... Oui, ses derniers pas, ses pas tremblants, ont foulé les dernières feuilles de l'automne... Et ces feuilles, fanées, privées de sève, tombées de leur arbre, et jonchant le sol de la forêt natale, les voilà, un jour de tempête, arrachées à leur repos mélancolique, balayées par l'ouragan, emportées en tourbillon au milieu des rafales, dispersées aux quatre vents des cieux !... Que sont-elles devenues ?... l'hiver qui s'avance trouvera-t-il même leur trace ?...

Ah ! le printemps s'évanouit, l'été se dissipe

devant les brouillards de l'automne; l'automne à son tour s'anéantit au souffle glacé de l'hiver, et avec lui disparaissent les feuilles desséchées!... les saisons tombent dans l'oubli, tout s'envole en poussière!... Tout finirait-il donc?

Quoi! nous ne reverrions plus le visage aimé de notre aïeul? Sa voix si chère, nous ne l'entendrions plus? Ne nous resterait-il plus rien de lui?... Il est tombé comme la feuille desséchée... Serait-il à jamais perdu pour nous, comme le temps qui a passé?

Oh! non, non! Les saisons sont écoulées et ne reviendront plus! La feuille morte ne reverdira jamais! Mais à toi grâces soient rendues, mon Dieu! car si tu as fait la plante périssable, et le corps de l'homme périssable, à l'homme tu as donné une âme qui ne tombera point en poussière, une âme *immortelle!*... Et cette âme est si précieuse devant tes yeux que tu as sacrifié jusqu'à ton propre Fils pour la sauver si elle veut te croire, et pour la rendre heureuse dans ton sein pendant toute l'éternité.

L'habitant d'un jardin de ville.

Un beau matin, en ouvrant la croisée, j'aperçus un étranger qui se promenait dans les allées humides et ordinairement solitaires du jardin qui se trouve sous ma fenêtre. — Il furetait de droite et de gauche, tournait autour des troncs d'arbres, entrait dans les compartiments des plates-bandes ; il s'aventura même jusqu'à la corbeille du centre, au pied d'un grand rosier... Il se glissait sous les bordures de buis, traversait les sentiers, puis se réfugiait de temps à autre sous un tas de vieilles caisses où il a élu domicile. Quel est, me direz-vous, cet étrange individu?... Je braquai sur lui une longue-vue, avec précaution toutefois, et à travers mes stores, afin qu'il ne pût

prendre ombrage de ma curiosité. Je pouvais suivre ses moindres mouvements, observer toutes ses allures et apercevoir ses traits fins et expressifs; je découvris une bouche mignonne ornée de longues moustaches, dont chaque poil reluit au soleil comme un fil d'argent, et des yeux petits, mais noirs, perçants, brillants d'intelligence. Dans cette physionomie si vive et si spirituelle il y a vraiment une sorte de bonhomie et d'ingénuité qui vous gagne le cœur... Pour achever le portrait de mon petit original, je vous dirai encore que ses membres sont fins et délicats, et ses pieds d'une agilité surprenante; il porte un manteau d'un brun roussâtre; des anneaux écailleux garnissent sa queue... Vous n'allez pas vous récrier! vous avez compris sans doute que je parle d'un rat; celui-ci est un *surmulot;* son corps a neuf pouces de long, et sa queue que je viens de vous décrire est plus courte que celle du rat noir.

Tandis que je l'examinais, comme vous le voyez, on ouvrit une croisée au troisième

étage, et j'aperçus les mines éveillées de nos petits voisins qui s'avançaient pour guetter le promeneur, et continuer une connaissance probablement déjà commencée de longue date. Bientôt la bande joyeuse se mit à lancer des morceaux de pain par la fenêtre, en se disputant à qui en jetterait le plus. Ce tapage effraya le surmulot; il resta longtemps sans reparaître.

Je craignais de ne plus le revoir de la journée, et j'allais me retirer quand j'aperçus le bout de son museau sous la vieille caisse. Bientôt il sortit de sa cachette et s'élança à travers ses domaines. Il passa à côté de deux gros croûtons de pain sans paraître les apercevoir, tandis que j'aurais pensé que de tout loin il les flairerait comme font les chiens à la recherche de quelque bon morceau. Tant d'indifférence de sa part me surprit : Quel gourmand! pensai-je..... Mais à l'instant même la petite bête revenait sur ses pas, et saisissant une croûte entre ses dents aiguës, elle partit comme une flèche du côté de son trou. Vous imagineriez-

vous, par hasard, que mon surmulot soit resté à se régaler ?... Pas si bête ! Loin de se laisser éblouir par la fortune du jour, il pense au lendemain..... Au lieu de se mettre à grignoter, en un saut il est allé emmagasiner sa prise pour revenir à l'instant explorer le champ de ses découvertes. Il a fait je ne sais combien de courses, allant, venant, rôdant, parfois passant à côté d'une bonne aubaine sans la voir ; puis, retournant sur ses pas, et s'emparant lestement du butin pour l'emporter plus prestement encore. C'est avec une incroyable activité qu'il faisait tout ce manége, ne perdant pas une seconde, ne faisant pas un mouvement inutile, ne levant jamais le nez en l'air... comme certains enfants de ma connaissance. — A la fin, fatigué de tant de labeurs, il se sentit altéré ; son pauvre petit gosier avait besoin d'être rafraîchi. Hélas ! dans un chétif jardin de ville, encaissé par de hautes murailles, ni fontaine murmurante, ni ruisseau limpide, pas même la plus humble source

dérobée sous des touffes d'herbe..... Rien!

Mais notre petit ami est un rat bien avisé! Il a plus d'esprit qu'il n'est gros! Vous allez voir comme il s'en tira.

Auprès des caisses délabrées, un tas de vieux pots à fleurs vides, les uns fêlés, les autres ébrêchés, semblaient demeurer là pour attester l'ancienne splendeur du jardin, actuellement domaine seigneurial de notre héros. Au milieu de ces débris s'élève, comme une tour, une pile de pots plus neufs. Le jardinier qui les y a placés n'y attachait aucune importance et ne se doutait pas qu'il secourait ainsi un pauvre animal mourant de soif. — Les actions des hommes les plus indifférentes souvent concourent merveilleusement à accomplir les desseins d'un Dieu tout bon. — Ces misérables pots à fleur conservaient une abondante provision d'eau de pluie, et c'est sur leurs rebords échelonnés que la petite bête grimpait avec adresse pour venir humecter son museau dans l'eau pure. Il est charmant à voir, accroché de

ses fines pattes au vase supérieur, sa queue souple pendant en dehors, son poil fauve, soyeux et reluisant, et la tête penchée à l'intérieur pour aspirer la boisson rafraîchissante. Mais tout en admirant l'aimable habitant du jardin, je dois avouer qu'il n'a guère de courage : le plus léger bruit, le moindre frémissement dans le feuillage le fait détaler à toutes jambes.

Un jour, pendant une de ses excursions, un oiseau qui traversait les airs lui causa une panique épouvantable; il disparut, prompt comme l'éclair. — Vous vous écriez : Le poltron! Je dois vous dire ce qui peut l'excuser. Ce chétif passereau ne songeait guère à l'attaquer, il est vrai. Mais en voyant passer cette ombre au-dessus de sa tête, il crut sans doute avoir affaire à l'un de ses plus cruels ennemis : l'épervier. Cet oiseau fait sa proie favorite et presque son unique nourriture des rats et des souris. Le chat aussi fait la guerre aux mêmes espèces; mais s'il réussit avec les souris, la

victoire ne lui est pas si facile avec les premiers. Je parie que celui dont nous nous occupons à cette heure bataillerait joliment, et peut-être finirait par mettre son adversaire en déroute. Mais, d'après la chronique, notre héros et ses pareils auraient eu affaire à des ennemis beaucoup plus redoutables : « L'année dernière, on a prétendu qu'une guerre impitoyable, dirigée contre les surmulots, qui infestent les rives de la Seine, en avait détruit une énorme quantité. Dans le courant du mois de décembre, les *égoutiers* de Paris se seraient livrés à de grandes chasses souterraines qui, au bout de quinze jours, auraient produit six cent mille captures. Quatre battues de la sorte par année purgeraient, dit-on, notre capitale de ces voleurs au pied furtif qui font la désolation des halles, des magasins, et même des demeures particulières.

« Après cette victoire mémorable, les *égoutiers* se seraient réunis en un grand festin pour la célébrer et pour se réjouir du gain qu'elle

leur aurait valu ; car ils vendaient, dit-on, dix centimes chaque dépouille de rat destinée à devenir un gant. On allait même jusqu'à raconter que sur la table du banquet figurait un magnifique pâté, dont le dôme élégant servait de piédestal à un groupe de circonstance, chef-d'œuvre d'un Phidias en pâtisserie : c'était un *égoutier* transperçant de sa lance un rat belliqueux. »

Mais rassurez-vous ; malgré ces récits fertiles en détails, il pourrait bien se faire que notre ami fût encore dans sa peau ; car cette iliade souterraine n'était qu'un conte inventé par les journaux.

Artiste et père.

(1855.)

J'ai toujours été distrait de ma nature, et, ma première jeunesse passée, j'ai cherché sérieusement à combattre cette disposition fâcheuse; jusqu'à un certain point j'ai réussi à m'en débarrasser; cependant lorsque quelque forte préoccupation s'empare de moi, le naturel reprend le dessus, et me voilà de nouveau subissant les inconvénients attachés à cette infirmité d'esprit. C'est ainsi qu'il y a quelques jours, je me suis réveillé tout à coup dans un lieu où je ne me reconnaissais plus : c'étaient des voûtes inconnues, des colonnes blanches couvertes encore de la poussière que détache le ciseau du sculpteur, de nombreux quartiers

de roc taillés, placés sur des poutres. Quelques ouvriers, sous la direction d'un contre-maître, sa grande règle à la main, se servaient du compas et de l'équerre pour prendre des mesures; à mon approche, ils levèrent la tête, et le passager mouvement de surprise que ma vue excita chez eux, me rappela subitement à moi-même; je m'adressai mentalement cette question : « Où suis-je?... » Je regardai autour de moi; à droite, à gauche, en face, de grandes cours, des galeries en construction; derrière moi, au bout d'un large passage, une porte fort élevée, à travers laquelle j'apercevais une immense circulation de gens, de bêtes et d'équipages de toute sorte. Ramenant mes regards sur ma propre personne, je vis mes souliers vernis et le bord de mon pantalon noir, si bien brossé le matin, poudrés à blanc, malgré la précaution instinctive que j'avais prise de marcher délicatement et en choisissant les places, au milieu des débris et des amas de chaux qui jonchaient le sol.

— Eh mais, où donc me suis-je fourré?... répétai-je, continuant mon soliloque intérieur, tout en avançant vers une voûte dont le haut se découpant sur le bleu du ciel, me faisait espérer une issue.... Me voilà, en effet, dans la vaste enceinte que clôturent maintenant les nouvelles constructions destinées à rattacher le Louvre aux Tuileries! Quel aspect grandiose, saisissant! A l'un des bouts de cette place immense, l'antique Louvre, semble contempler le palais des Tuileries, qui là-bas, à l'autre extrémité du parallélogramme, s'élève, flanqué de ses deux ailes, dirigées, l'une du côté de la rue de Rivoli, vers le pavillon Saint-Marsan, l'autre se rapprochant de la Seine vers le pavillon de Flore. De l'angle de ce dernier, part la longue galerie de Henri II, qui longe la rivière pour venir se relier au vieux Louvre.

Tout entier à l'admiration, je m'étais assis sur une porte renversée qui s'offrait à moi comme un siége naturel, et je jouissais d'avoir

sous les yeux, l'une des pages historiques les plus intéressantes qu'on puisse voir. L'enceinte des constructions actuelles était remplie de blocs de pierres, et une longue palissade en planches la fermait le long de la place du Carrousel. Il n'y avait en ce moment sur ce terrain consacré au travail de bâtisse que quelques ouvriers attardés; car c'était l'heure du repos. Le roulement des voitures dans la rue de Rivoli et plus loin devant l'Arc de Triomphe, entendu ainsi à distance et sans interruption, avait quelque chose de paisible qui ne fatiguait nullement l'oreille. C'était le fond harmonieux d'un tableau sur lequel, pour premier plan, se détachaient les sons plus en relief de deux marteaux qui, frappant la pierre en cadence, ne produisaient à l'oreille qu'une sensation de mélodie.

Quelques instants auparavant, je me trouvais au milieu du vacarme étourdissant des boulevards et des rues; l'absence de mouvement autour de moi, cette scène de calme inu-

sité au milieu de la capitale, me rafraîchirent délicieusement l'esprit; l'agitation tumultueuse de mon âme se calma. Peu à peu je rentrai dans l'ordre, et je me sentis mieux disposé à accepter les choses de la vie, avec le cœur paisible d'un enfant de Dieu, qui sait qu'il a un tendre Père.

Mes regards s'étaient portés sur des colonnes nouvellement posées, et je suivais de l'œil les contours gracieux des feuilles d'acanthe qui, dans les ordres d'architecture, caractérisent le chapiteau corinthien; je me rappelais en ce moment l'origine touchante de cet ornement sculptural. La jeune fiancée de Corinthe, descendue au tombeau dans la fleur de sa jeunesse, était sœur, me semblait-il dans mon souvenir, d'une enfant qui avait quitté la vie dans la fleur de ses premières années. J'aurais voulu connaître la pieuse nourrice qui avait déposé sur la tombe de la jeune fille une corbeille pleine des objets qu'elle aimait pendant sa vie, et qui, n'ayant pour la recouvrir qu'une

tuile, s'était servie de cet humble objet pour préserver de toute atteinte profane le dépôt précieux à son cœur. Quand arriva le printemps, quand le soleil vint réchauffer la terre, quand les oiseaux recommencèrent leurs chants, la jeune fiancée ne se réveilla plus; de ce côté-ci de la tombe elle était muette, mais elle vivait ailleurs, et même sur la terre elle vivait encore dans plus d'un cœur : celui de la bonne nourrice était fidèle, et lorsqu'elle revint visiter la tombe elle éprouva une consolation inattendue et véritablement douce, parce qu'elle n'avait rien de factice. La nature, toujours amie du pauvre, avait enrichi la modeste offrande faite au souvenir : une racine d'acanthe, développée par la sève printanière, poussait à côté de la petite corbeille; ses feuilles élégantes montant tout autour et rencontrant la tuile s'étaient recourbées devant le frêle obstacle. Cette couronne de verdure, gracieuse et fraîche comme la jeunesse, ne lui parlait-elle pas vaguement d'un autre monde

où s'épanouissait sa fleur chérie!... La nourrice s'en retourna en pleurant, mais consolée!...

Plus tard le sculpteur Callimaque, traversant le lieu du repos, s'arrêta rêveur auprès de la tombe. La nature était venue au secours du sentiment; elle vint au secours du génie. Le grand artiste sut trouver là un modèle; bientôt les fûts de colonnes se couronnèrent d'un chapiteau jusqu'alors inconnu, qui depuis demeura dans le domaine de la sculpture, comme une de ses richesses.

Tous ces souvenirs, mêlés à ceux de ma vie, flottaient dans mon âme, et, encore une fois m'avaient transporté hors du monde actuel.....; mes yeux étaient fixés sur les chapiteaux corinthiens de fraîche date, lorsqu'une nuée d'oiseaux nichés dans les volutes, et que je n'avais point aperçus jusqu'alors, s'en échappa tout à coup et s'envola joyeusement. L'éclat du soleil dorait ces créatures aériennes et les faisait briller sur l'azur, tandis

qu'elles fendaient l'espace d'une aile rapide. Un tressaillement de joie fit bondir mon cœur.

— Charmants petits oiseaux, m'écriai-je, oui, vous êtes l'image de la jeune Corinthienne et de l'enfant tant pleurée!... Elles ont pris leur essor en nous laissant leurs sourires, comme vous venez de me jeter vos chants!

Mais vous, pauvres êtres fragiles, il vous faudra encore remettre le pied sur la boue d'ici-bas, et vous verrez s'obscurcir le soleil qui resplendit en ce moment, tandis que pour les enfants de Dieu le ciel est leur demeure, et leur soleil ne pâlira point!

Miss Djeck.

Ignorant le sort qui l'attendait, une jeune Indienne, il y a plus de cinquante ans, traversait pour la dernière fois les fertiles plaines de son pays natal; son pied foulait en passant une multitude de plantes odoriférantes qui embaumaient la chaude atmosphère de ces régions; encore une fois, elle se reposa sous l'ombrage des cocotiers, de l'arbre précieux de sandal, de l'utile manguier. Une foule d'oiseaux au brillant plumage voltigeaient de tous côtés et lui jetaient leurs chants comme des adieux. A mesure qu'elle marchait en avant, les familles d'Hindous qui se trouvaient sur son passage accouraient pour contempler la jeune voyageuse, et lui témoigner le respect et l'adoration

dont leur cœur était rempli pour elle! Et cependant, c'était sans regrets, c'était avec toute la grâce et l'insouciance de son âge qu'elle s'avançait en folâtrant du côté où les flots immenses, battant le rivage, balançaient le vaisseau qui devait l'emmener, et l'arracher pour toujours à sa douce patrie.

Elle monta sur le navire et flotta bientôt vers d'autres bords. La traversée fut longue, et l'arrivée mélancolique; les teintes splendides d'un ciel d'Orient s'étaient effacées peu à peu, pour faire place aux froides brumes de l'Angleterre. Mais nous ne saurions dire ce que pensa notre héroïne de ce changement. Elle ne communiqua ses impressions à personne, et ce n'est que par voie d'induction que nous avons pu en deviner quelque chose. L'enceinte limitée d'un vaisseau avait remplacé pour elle la vaste étendue des savanes, et maintenant c'était une étroite cellule qui l'emprisonnait; le roulis du navire avait succédé au calme des plaines asiatiques, et à cette

heure le dur cahotage d'un chariot irritait notre pauvre voyageuse. Ce fut ainsi qu'après son départ de Londres elle arriva dans la ville de Bordeaux. J'avais besoin de ce préambule et de ces explications, car il m'en coûte pour arriver au fait dont je suis forcé de faire part à mes lecteurs, puisque j'ai entrepris la tâche d'historien, et d'historien véridique, ce qui n'est pas toujours la même chose. Donc, — car il faut tout dire, — une quinzaine de jours après s'être installée dans sa nouvelle résidence, notre jeune miss, saisie d'un accès d'humeur et se livrant à l'emportement d'une nature sauvage, par suite, dit-on, du chagrin que lui causa sa séparation d'avec un compagnon habituel de sa vie, maltraita si fort son serviteur le plus zélé, qu'il en fut alité pendant plusieurs jours; le pauvre homme pourtant se rétablit, et mettant généreusement de côté toute rancune ne tarda pas à faire la paix avec sa redoutable maîtresse, et à rentrer à son service, quelque périlleux que fût un pareil poste.

Alors commença l'éducation de cette fille du désert; quatre maîtres se partagèrent l'honneur de lui donner des leçons. Ses progrès furent rapides, et son instruction avançait en même temps qu'elle parcourait la France; son intelligence se développait; elle devenait de plus en plus douce, docile, attentive, et charmait tous ceux qui venaient la visiter.

Le trait de brutalité de sa première jeunesse était oublié, lorsque six ans plus tard, pendant un séjour qu'elle faisait à Marseille, son caractère primitif reprit tout à coup le dessus : M. Polito, l'un de ses professeurs, ayant encouru son déplaisir nous ne savons à quelle occasion, elle le saisit et le blessa assez grièvement pour le dégoûter à tout jamais de s'occuper d'elle : tels furent, dans la carrière de la célébrité, les débuts de miss Djeck.

Avant d'aller plus loin, il serait peut-être bon de vous indiquer à quel rang de l'échelle sociale appartenait cette jeune personne. Si nous nous adressions à un Hindou, il nous ré-

pondrait qu'à cet être sacré, tout homme est tenu de rendre respect, amour, obéissance; qu'en un mot, une sorte de culte doit lui être adressé. Mais un Européen, un zoologiste, nous dirait qu'elle faisait partie de l'ordre des pachydermes, et que ses pareils ont toujours été classés parmi les animaux les plus intéressants à étudier, car ils semblent avoir une partie de l'intelligence humaine et des sentiments fort développés. Quant à son portrait physique, mais si vous en voulez une vivante représentation, allez vous promener au jardin des Plantes; dans la rotonde, quand le temps est beau, vous verrez un éléphant qui allonge sa trompe à travers les barreaux et fait des agaceries à la foule pour avoir des friandises dont on s'empresse de le régaler. Telle était miss Djeck.

Continuant ses voyages, elle passa en Prusse, et là se servit un jour de ses défenses pour blesser grièvement son cornac, ce qui engagea son maître à quitter Berlin pour la ramener à

Paris. Dans cette ville, où toute nouveauté est sûre du succès, Franconi eut l'idée de la faire figurer dans son cirque, et, dans cette intention, il fit composer tout exprès la pièce du *Roi de Siam*. Tout le monde accourut. La saison terminée, cette nouvelle actrice fut demandée en Angleterre, où elle donna plusieurs représentations. Mais bientôt de nouveaux méfaits s'ajoutèrent aux précédents, et à partir de ce moment le récit de son histoire n'est plus que plaies et bosses. Elle fractura l'épaule de l'un, brisa le crâne de l'autre d'un coup de défense, blessa de nouveau son cornac, perça le bras d'un de ses compagnons de service, puis en saisit un autre et le foula aux pieds, alors qu'il essayait de venir à son secours. Enfin, pendant le cours de sa vie, seize hommes, en divers lieux et à plusieurs reprises, furent blessés par elle, et trois d'entre eux moururent presque sur le coup. Malgré son humeur dangereuse, miss Djeck voyageait toujours, et continuait à attirer la foule; car son possesseur, semblable

en cela à tant de gens qui n'ont garde d'avouer les défauts de leur marchandise, cachait ses délits autant que possible. Voilà ce qui explique les nombreuses pérégrinations de la colossale touriste, et comment, partout où elle s'arrêtait, on accourait sans crainte pour la voir.

Au printemps de 1837, son possesseur, M. Lott, s'étant aperçu déjà sans doute qu'elle était mal disposée, la conduisit à Genève. Cette ville, alors entourée de fortifications, offrait un abri sûr pour le cas où l'animal ne serait plus gouvernable. Bien en prit à M. Lott d'avoir usé de prudence. Une quinzaine à peine s'était écoulée, que l'agitation que miss Djeck éprouvait depuis plusieurs jours se manifesta d'une manière fort grave. Un amateur d'histoire naturelle qui lui rendait visite pour la troisième fois, l'ayant approchée de trop près, encourut son déplaisir; à l'instant même, il se trouva saisi dans sa trompe formidable, et enlevé de terre; la puissante étreinte lui fit presque perdre connaissance, et, lorsque de

violents coups d'une fourche en fer assénés sur la bête farouche lui eurent fait lâcher prise, on emporta le pauvre savant dans un état qui faisait craindre pour ses jours.

Lott, déjà auparavant fort anxieux au sujet de sa terrible élève, perdit presque la tête de frayeur; lui seul avait encore quelque empire sur elle, mais de jour en jour il le voyait décroître, et déjà par trois fois rudement maltraité, il ne voulait pas courir la chance de l'être une quatrième. Dans son angoisse, il s'adressa au lieutenant de police pour le supplier de faire abattre l'animal, dont il ne pouvait plus faire façon, et qui menaçait de devenir si dangereux pour le public. Cette permission accordée, on décida de le conduire préalablement dans les fossés de la ville. A cet effet, une nuit, vers trois heures du matin, les gardiens tentèrent de le faire sortir : lorsque la porte fut ouverte, il se précipita dans la rue. Là il s'agitait dans une grande fureur, et se mit à souffler avec une horrible violence, puis

à pousser des cris et des rugissements semblables au son le plus éclatant d'une trompette; l'air sifflait et vibrait en sortant de sa trompe. Au milieu du calme de la nuit, il y avait de quoi glacer d'épouvante le cœur le plus courageux. Tout fut inutile pour l'engager à avancer; le jour paraissait, la circulation allait se rétablir dans les rues; ce qu'on put faire de mieux fut de l'attirer de nouveau dans l'intérieur de sa loge, en lui offrant du sucre et d'autres friandises. La nuit suivante on eut l'idée de faire partir devant lui une petite voiture traînée par un cheval qu'il affectionnait; il le suivit de son plein gré jusque dans les fossés, où une cabane lui était préparée, puis une forte palissade se referma derrière lui. Grande fut ce jour-là et les suivants l'affluence des curieux sur les remparts, d'où l'on apercevait ce nouvel hôte du canton, à peu près dans l'état de nature; il jouait à la manière d'un enfant, faisait mille tours comme pour amuser la galerie des spectateurs, gambadait, se couchait et se

roulait par terre; en récompense, pommes, noix, morceaux de sucre et gâteaux lui pleuvaient de toutes parts.

Un jour, un personnage aventureux franchit la palissade et s'avança près de ce seigneur des fossés, qui d'abord ne parut nullement se soucier de lui; mais il lui lança des pommes, et, s'enhardissant, il finit par les lui donner, non de la main à la main, mais de la main à la trompe. L'éléphant se trouvait alors dans sa cabane fermée dans les côtés, à peu près à hauteur du genou. Gonflé de joie par ses succès auprès du héros du jour et par les applaudissements de la foule, qui, hélas! font souvent tourner des têtes bien autrement fortes, notre fanfaron, ne sachant plus que faire pour accroître sa gloire, imagine de tourner le dos à l'animal excité, et, se croisant les bras d'un air d'insouciance, s'appuie nonchalamment contre la paroi de la cabane :

Orgueil, *orgueil*, quand tu nous tiens,
On peut bien dire : Adieu, prudence!

Ses pans d'habit contenant encore quelques pommes pendaient en dedans; la bête, qui a l'odorat fin, les dépiste bien vite, et sans cérémonie plonge sa trompe dans ce sac. Des battements de mains et des hourras se font entendre sur le haut des remparts... Une dernière pomme reste, mais elle est tout au fond de la poche; la trompe furette et s'enfonce si bien, que son effort fait chanceler en arrière le pauvre glorieux. Cette fois il pâlit, décroise ses bras, et les tend rapidement en avant pour reprendre équilibre. Il réussit; son adversaire a lâché prise, mais à quel prix!... Un éclat de rire homérique succède aux applaudissements; le pauvre homme qui cette fois s'est retourné plein de terreur, montre à découvert la moitié de la partie de son pantalon qu'un habit cache d'ordinaire; un des pans est resté en guise de bonnet au bout de la trompe du consommateur de pommes.

Cependant les friandises dont on comblait ce pensionnaire de la ville, n'empêchaient pas

qu'il n'y eût une forte provision de nourriture plus substantielle à lui fournir chaque jour.

Ces divertissements durèrent deux mois ; mais on finit par décider qu'il fallait se débarrasser d'un hôte dont la charge devenait très lourde. Son propriétaire légitime ne voulait à aucun prix le reprendre, et malgré l'énorme perte que lui causait la privation de ce gagne-pain, il ne demandait qu'à en finir avec lui. M. M***, savant respectable et distingué, toujours prêt à venir en aide à ceux qui se trouvaient dans l'embarras, offrit de se charger de cette affaire. Il étudia sérieusement les moyens à employer pour éviter au moins la souffrance à la pauvre victime. Pendant plusieurs jours il fit exercer les deux plus habiles carabiniers du pays, et leur donna ses instructions pour qu'ils pussent atteindre de suite la partie la plus vulnérable de la tête de l'éléphant, la tempe ; à cette place, la balle devait arriver droit au cerveau. Ces projectiles en effet ne manquèrent point le but ; mais ils ne

purent pénétrer assez avant pour causer la mort; l'animal paraissait même à peine y prendre garde. Il fallut donc employer le canon, qu'on avait gardé en réserve comme moyen extrême. Le premier boulet traversa le cœur, et après avoir fait un demi-tour sur elle-même, miss Djeck tomba pour ne plus se relever.

L'habile anatomiste qui avait dirigé l'attaque et qui se préoccupait de la perte que faisait l'ex-propriétaire, imagina, pour l'indemniser, d'exposer en vente la chair d'un quadrupède qui figure rarement sur l'étal d'un boucher. Le lendemain, il n'y eut presque pas de table qui ne fût ornée d'un plat dont l'éléphant faisait tous les frais; en sorte qu'au lieu des 300 francs qui lui avaient été promis à titre de dédommagement, Lott en toucha mille, provenant en partie de cette vente au détail. Le squelette préparé par les mêmes soins fut envoyé en cadeau à la ville de Berne. C'est sous cette seule forme que miss Djeck se trouve maintenant représentée. Je me trompe : un petit

éléphant en miniature a été sculpté dans un morceau de ses défenses, et offert au naturaliste imprudent, pour lui rappeler toujours la délivrance providentielle dont il a été l'objet.

Le but.

Un gros oiseau perché sur un arbre secouait ses ailes, lissait ses plumes, et d'un air tout gracieux faisait le petit-maître. Il attira les regards d'un enfant.

— Oh! oh! dit-il, la belle proie! Bon dîner d'abord, et puis, tout empaillé, quel ornement pour ma chambrette!

Il court à la maison, grimpe sur un escabeau et décroche de la muraillle l'arbalète de son père; mais il fallait la tendre. Après maints efforts, il en vint à bout. Ce fut ensuite le tour des flèches; comment se passer d'en aiguiser la pointe, d'en rajuster la plume? Au milieu de ces préparatifs survient un frère cadet...

— Que fais-tu donc là?... s'écrie-t-il.

— Tu le vois bien, je suis occupé à remettre tout cet attirail en bon état, et j'y ai tant travaillé que je n'en puis plus, ajoute-t-il en essuyant son visage trempé de sueur.

— Et que veux-tu faire d'une arbalète?

— Ah! s'écria l'aîné en se frappant le front, j'avais oublié l'oiseau!

Il n'est pas le seul! et de plus vieux que lui dans ce monde, souvent aussi, oublient l'oiseau pour l'arbalète et les flèches, le but pour le moyen.

Héros et simples bourgeois.

L'égoïsme de mon héros est dès longtemps passé en proverbe, tout aussi bien que sa perfidie; ainsi de l'entêtement et de la paresse de l'âne; ainsi du caprice de la chèvre; ainsi de la bêtise de l'oie; ainsi de l'étourderie de la linotte, ainsi, ainsi, ainsi..... Il semble que l'homme, comme certaines fées malfaisantes, éprouve une maligne jouissance à douer des êtres innocents de tous les défauts de sa propre nature. — Mais je ne prétends point me faire le Don Quichotte de tous les opprimés de ce monde; la tâche serait bien belle sans doute, mais trop lourde!.... Pour aujourd'hui, j'en reviens à l'hôte de tous les foyers, des plus humbles comme des plus somptueux. S'il est

calomnié, il s'en venge, comme tous ceux de ses semblables qui se trouvent dans le même cas, par une noble indifférence.

Voyez-le bien établi au coin de l'âtre, faisant son rouet, les yeux demi-fermés, la queue mollement arrondie ; n'a-t-il pas l'air d'un philosophe, au-dessus de toutes les misères humaines? Du reste, les médisances dont il est l'objet ne l'empêchent pas d'être apprécié, souvent même à une haute valeur commerciale. Je n'en veux pour preuve que ce que m'a conté dernièrement un gentleman qui vient souvent visiter notre capitale. Il est amateur de chats, et ne passe pas devant la loge d'un portier sans donner un coup d'œil au minet gros et gras, au poil reluisant, qui se trouve d'habitude au coin de la fenêtre, sur l'établi où le concierge tire l'aiguille.

Notre Anglais donc s'est livré à ce sujet à un genre d'observations dont on n'avait pas encore eu l'idée avant lui. Pour savoir jusqu'à quel point on peut tenir à son chat, il a ima-

giné de faire irruption dans la loge, et d'offrir dix francs pour le matou. « Dix francs!.... » telle est toujours la première exclamation d'horreur et de mépris qui répond à cette proposition. « Ah! Monsieur Milord, ajoute-t-on quelques instants après avec un hochement de tête négatif, quand vous en donneriez cent!... »

Ce n'est pas de nos jours seulement que les chats ont acquis une vraie importance; il en est dont le portrait a passé à la postérité. La duchesse de Portland possédait un tableau représentant, dans son riche costume, un noble comte de Southampton caressant de la main un chat couché sur ses genoux. Pourquoi, dira-t-on, ce symbole de paix et de l'amour du foyer domestique, plutôt que la dague ou l'épée, qui caractériserait bien mieux l'époque où vivait ce seigneur? Le comte de Southampton, en déposant les attributs guerriers pour faire place à un humble animal, cédait à un sentiment de reconnaissance, avec lequel nous

ne pouvons que sympathiser, si nous ajoutons foi à la tradition. Voici les détails qu'elle nous donne: Lorsqu'en 1601 l'infortuné d'Essex périt sur l'échafaud, le comte, son compagnon et son ami, qui, à sa suite, avait trempé dans le complot contre la reine d'Angleterre Elisabeth, se trouvait détenu à la Tour de Londres. Il traînait sa captivité depuis plusieurs mois, lorsqu'au milieu de sa tristesse il reçut une consolation tout à fait inespérée. Au moment où il s'y attendait le moins, il voit apparaître un ami fidèle qui avait bravé tous les obstacles pour arriver jusqu'à lui. Avait-il donc fléchi la reine outragée, ou séduit le geôlier, ou forcé l'entrée de la prison? Rien de tout cela. Franchissant lestement murs et enceintes, guidé par un instinct infaillible, il avait gagné le faîte de la cheminée. Le plus difficile était fait! Il ne s'agissait plus que de s'aventurer dans ce noir passage: il s'accroche d'une pierre à l'autre, et dégringolant, se rattrapant, il tombe sur ses quatre pattes au mi-

lieu du foyer. Vous comprenez qu'il n'y avait qu'un visiteur de son espèce qui pût prendre ce chemin. Quel étonnement pour le prisonnier, lorsqu'il l'aperçut devant lui, faisant le gros dos, balançant sa queue à droite et à gauche, filant son rouet, et se frottant contre ses jambes où il appuyait sa bonne grosse tête, attendant des caresses qui ne lui manquèrent pas. Quel attendrissement à la vue de l'hôte de son foyer, de ce messager de la famille qui lui rappelait si vivement les saintes joies du cœur !

Ce trait d'attachement autant que d'intelligence nous en rappelle un autre moins connu qui montre à quel point les sentiments de cet animal sont susceptibles de développement. Ici, c'est non-seulement l'affection qui joue un rôle, mais encore un sentiment qui en provient : la jalousie. Madame C..., retenue chez elle par sa faible santé, et privée d'enfants, se donne une petite distraction en faisant collection de chats ; elle en a de français, d'anglais,

de russes, et je ne sais de quelles autres nations encore. Celui dont j'ai à vous entretenir était un petit indigène, favori de sa maîtresse, chez laquelle il était entré âgé de trois jours. Un coussin posé près du fauteuil de cette dame était son siége habituel, et il ne sortait guère de la chambre, où il se trouvait sans cesse caressé, choyé de toutes manières. Mais il arriva qu'une petite nièce vint passer quelques jours auprès de sa tante. Cette dernière, s'apercevant qu'au milieu de sa compagnie fourrée l'enfant soupirait après la propriété exclusive d'un petit chat, n'imagina rien de mieux que de la satisfaire. Un jeune minet fut introduit dans la maison et jusque dans la chambre de Madame C..., puisque Mary y passait une partie de sa journée.

C'était un de ces petits chats lutin comme ils le sont tous, jouant des pattes, fort innocemment du reste, usant de toutes choses sans aucune discrétion, mettant en déroute les paniers à ouvrage, courant après bobines et pelotons,

accrochant les lunettes et s'attachant en général de préférence à toutes les choses les plus fragiles, à la manière des petits enfants. Sa jeune maîtresse était en adoration devant lui. Mais ce nouveau favori n'obtint pas les bonnes grâces de l'ancien; celui-ci commença à manifester son mécontentement par quelques miaulements sourds, quelques sifflantes bouffées d'indignation; puis il sortit de la chambre en désespéré, et s'en alla errant dans toute la maison d'un air à faire pitié à tout le monde. Par commisération pour lui, cherchait-on à le rattraper pour le ramener à sa place accoutumée, il s'échappait de toutes les mains et fuyait à l'écart. Une nuit que la porte de la chambre était restée ouverte, Madame C. fut réveillée par un miaulement plaintif. A la lueur d'une veilleuse, elle aperçoit son pauvre Favori qui venait de s'élancer sur son lit, elle avance la main pour le caresser, mais Favori lève la patte et donne cinq ou six tapes sur le bras de sa maîtresse. N'y avait-il pas là un re-

proche expressif, et dans ces coups de patte où la griffe restait dans le fourreau, ne lui disait-il pas : « Ingrate maîtresse, moi qui vous aime, vous m'oubliez pour un étranger?... » Après cette exécution, il reprend le chemin de la porte et s'éloigne, poussant encore des miaulements douloureux.

La pauvre bête devenait d'une effrayante maigreur ! Heureusement la petite nièce partit le lendemain, mais ce ne fut qu'après le départ de son rival que Favori consentit à rentrer dans la chambre et à se réinstaller à sa place accoutumée, sur le petit coussin où il avait joui auparavant d'un bonheur sans mélange.

Si les animaux sont capables d'un grand attachement, il arrive souvent que cet attachement est très exclusif. Je me rappelle une chatte que nous avons eue pendant bien des années dans la maison de mon père. J'aurais bien voulu jouer avec elle, mais il m'était défendu de la toucher, car Minette lançait ses coups de griffe fort lestement. Elle avait l'air

d'une grande dame; mine délicate et fière, quelque chose de sérieux et de réservé dans toute sa contenance, démarche noble et aisée; rien ne lui manquait, pas même le poil d'une hermine; un seul petit croissant noir dessiné sur son front donnait plus de piquant à sa physionomie. Cette chatte donc, distinguée de formes, de figure et de manières, avait, semble-t-il, la conscience de sa supériorité, et ne permettait pas au vulgaire de l'approcher. Personne dans la maison n'avait obtenu ce privilége, excepté mon père qu'elle suivait partout, le long des corridors, et jusque dans son cabinet de travail; à table, c'était de sa main seule qu'elle prenait de la nourriture; si tout autre lui en présentait, un coup de patte répondait à cette prévenance. Mais c'était surtout lorsqu'elle avait de la progéniture qu'il était impossible de l'aborder. Quant à mon père, tout lui était permis; tandis qu'elle allaitait, il pouvait la caresser, lui ôter ses petits, les emporter; elle se contentait de suivre, et

de les redemander par des miaulements doux et plaintifs.

Il n'y aurait qu'à consulter les annales de quelques familles pour trouver bien d'autres traits intéressants, et pour constater les sentiments d'affection qui se manifestent quelquefois chez ces habitués de nos demeures. Cependant toutes les espèces qui font partie de ce genre, sont reconnues pour être les plus féroces parmi les carnassiers. Ce caractère se trahit par leur conformation. Leurs mâchoires sont armées de la manière la plus redoutable. Les muscles puissants qui font mouvoir ces organes contribuent à élargir la forme de la tête, et à donner une grande force à l'animal pour déchirer sa proie. Ses pattes, pourvues d'ongles crochus et courbés, lui sont des auxiliaires terribles dans cette œuvre de destruction. Lorsque le pied s'appuie à terre, ces ongles se relèvent et se cachent entre les doigts; mais, pour faire saillir la griffe, il suffit d'un mouvement rapide comme l'éclair. Des cous-

sinets de chair élastiques garnissent le dessous de ses pattes et donnent à son approche quelque chose de furtif et d'imprévu... Gare aux souris!... Le corps du chat est d'une souplesse et d'une force prodigieuses, ce qui rend ses bonds faciles aussi bien que ses *grimpades;* mais à cause de ces qualités mêmes, il lui est presque impossible de courir; il s'en dédommage par la ruse et la patience dont il est doué, et qui lui sont nécessaires pour s'emparer de sa proie. Son ouïe d'une rare finesse, et sa vue, aussi bonne de nuit que de jour, le servent merveilleusement dans ses expéditions. Nous n'avons rien dit encore de sa langue, qui a ceci de remarquable qu'elle est garnie de petites pointes cornées; si vous passiez votre doigt dessus vous sentiriez comme une petite râpe. Mais je vous conseille de ne pas faire cette expérience, même avec le chat de la maison.

Vous êtes tous frères.

Il y a quelques années, dans l'île de Java, sur le grand marché de Grissée, on procédait à la vente publique de toute une famille de nègres, composée de dix individus, savoir : le père, la mère et huit enfants âgés de trois à quatorze ans. Ils appartenaient à la succession d'une veuve hollandaise qui les avait toujours traités avec la plus grande humanité ; aussi étaient-ils désolés d'être obligés de passer sous la domination d'un nouveau maître, et ils manifestaient leur douleur par des larmes et des sanglots.

Le juré crieur les cria en bloc sur la mise à prix de 6,000 florins (12,000 fr.). Le nombreux public garda un profond silence. Le

crieur diminua successivement le prix jusqu'à 2,000 florins (4,000 fr.), mais tout le monde restait muet. Alors le nègre, père de la famille, usant du droit accordé par la loi aux noirs mis en vente, offrit lui-même 5 florins (10 fr.), se mit à genoux et supplia les assistants de ne pas couvrir cette humble enchère. Le public fit droit à sa demande, personne ne dit mot, et la famille entière fut adjugée..... à elle-même !

Il serait difficile de décrire la joie qu'éprouvèrent les malheureux nègres en entendant le coup de marteau qui leur donnait la liberté, et cette joie fut encore augmentée par les dons copieux que plusieurs des personnes présentes leur prodiguèrent afin de pourvoir à leur subsistance, en attendant qu'ils trouvassent du travail.

Il y a de quoi se réjouir en pensant au bonheur de cette famille; mais ce n'est là qu'une exception, une bien rare exception. Les choses d'ordinaire ne se passent pas ainsi; loin de là.

Le père, après avoir été examiné, tâté, manié, comme un cheval ou un bœuf qu'on destine à traîner la charrue, est adjugé, s'il est fort, bien fait et jeune encore, à celui qui a mis sur sa tête la plus forte enchère. On resserre la chaîne qui lui lie les membres, et on le *marque* du signe indiqué par son nouveau maître. Sa femme, après avoir passé par le même brutal examen, lui est arrachée souvent pour suivre quelque autre possesseur, et leurs enfants, ces chers bien-aimés, os de leurs os, chair de leur chair, ces petits agneaux nourris de son lait, portés jour et nuit dans ses bras, les voilà vendus à vil prix, et pour quelques dollars, séparés à jamais les uns des autres. Ils ne connaîtront plus ce que c'est que la famille; plus tard, les souvenirs incomplets qui s'y rattachent ne leur apparaîtront dans le passé que comme un vague rêve... Et le père et la mère, séparés de ces chères petites créatures, séparés l'un de l'autre, privés tout à coup de tout ce qu'ils aimaient sur la terre, vont faire leur

métier de bête de somme. Cependant eux et vous, n'avez-vous pas le même Père au ciel? Seriez-vous de races différentes?... On a osé le prétendre, il est vrai, pour abriter derrière un principe, l'odieuse domination des blancs sur les noirs.

J'ai entendu parler d'un tableau d'Eberhard von Wachter, intitulé ***Humanitas***. Une femme tient deux enfants sur ses genoux; l'un de ces enfants est noir, l'autre blanc. L'intention de l'artiste était sans doute de symboliser ainsi l'égalité de leurs droits, contestée par ceux qui ont intérêt à le faire. Dans cette peinture, le regard suppliant du petit noir offre un contraste à la fois doux et pénible avec l'air triomphant et l'expression d'assurance qui brille sur le visage du petit blanc. Cette composition à elle seule vaut un volume. Nous regrettons de ne pouvoir en placer au moins l'esquisse sous les yeux de nos jeunes lecteurs. Mais ils connaissent un plus ancien tableau que celui-là. C'est Jésus-Christ mourant sur la croix, Jésus-

Christ qui avait dit avant d'y monter : « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique pour être sauvé, afin que *quiconque* croit en lui, ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. » — « Vous, *tous* les bouts de la terre, regardez à moi, et soyez sauvés. » — « Vous êtes *tous* frères. »

Le crime entraîne à sa suite le crime ; l'esclavage nécessite la traite. Dans des marchés ouverts sur la côte d'Afrique, des capitaines qui se livrent à cet infâme commerce vont acheter des hommes ; il s'agit ensuite de les amener à peu de frais dans les Amériques, et d'éviter les croisières anglaises et françaises qui font la chasse à ces trafiquants de chair humaine.

Un de ces derniers, condamné par le jury, et en prison à New-York, reçut la visite d'un ami des nègres, et eut avec lui une conversation qu'un journal des Etats-Unis donne en entier et dont nous extrayons le passage suivant :

« — Combien portiez-vous de nègres par voyage, et comment les traitiez-vous?

« — A mon dernier voyage j'en avais 664, j'allais au Brésil; si j'eusse chargé pour Cuba, j'en aurais pris 800. Pendant le voyage, nous plaçons les femmes et les enfants sur le premier pont; quant aux hommes, ces géants africains qui pourraient nous causer de l'inquiétude, nous les mettons à fond de cale, mais nous nous gardons bien de les enchaîner, car cela les ferait mourir. Pendant les premiers jours, comme nous tenons à montrer que nous sommes les maîtres, nous sommes stricts, mais au bout d'une semaine ou deux notre rigueur se relâche. Pendant la nuit, les noirs, pour dormir, se mettent sur le côté; s'ils se couchaient sur le dos, on n'aurait pas assez de place à leur donner. »

Ainsi un esclave a moins de place dans un navire négrier qu'un mort dans son cercueil!...

« — En meurt-il beaucoup? demanda encore le questionneur.

« — Assez pour notre perte. Le matin, la première chose dont on s'occupe, c'est de visiter la cargaison, et de jeter à la mer les morts et ceux qui sont dans un état désespéré. »

Voilà comme on traite cette marchandise humaine! Voilà comme on s'enrichit! *Caïn, qu'as-tu fait de ton frère?*

Nous au moins, habitants de la France, nous ne sommes plus écrasés sous ce crime national; nous n'avons plus, comme citoyens, à répondre de ce sang et de ces larmes. Depuis 1848, l'esclavage est aboli dans toutes les colonies françaises. Mais comme individus, comme hommes libres, n'avons-nous pas à nous préoccuper de nos frères martyrs? Jusqu'à ces derniers temps nos sympathies, quoique acquises à cette sainte cause, ont été généralement vagues, stériles; mais il y a quelques années, l'apparition d'un livre, qui s'est trouvé bientôt entre les mains de tout le monde, a éveillé dans les cœurs, même les plus indifférents, un puis-

sant intérêt pour les noirs. Ce livre, vous le connaissez, vous l'avez lu et vous avez pleuré : c'est *la Case de l'Oncle Tom.* — Il fait toucher au doigt cette plaie hideuse de l'esclavage. Les drames les plus touchants s'y déroulent devant nous; nous y assistons à quelque chose de semblable au supplice de la roue; le corps et l'âme sont là déchirés, palpitants, et tout cela n'est pas imaginaire; tout est réel, tout s'est passé et se passe encore chaque jour. Cette peinture vivante était propre à pousser à l'action. Dans une grande réunion publique on raconta que dans le courant de l'année de nombreux dons avaient été, pour la première fois, envoyés de Paris à la grande Société américaine qui travaille à l'abolition de l'esclavage : quatre énormes caisses, remplies de toutes sortes d'ouvrages et d'objets divers, avaient traversé l'Océan, comme témoignage des sentiments réveillés enfin dans notre pays. Tout fut admiré et vendu dans un immense bazar, rempli des offrandes de toutes les parties

du monde. Parmi ces ouvrages, bon nombre avaient été confectionnés par des enfants. Ainsi les *écoles déguenillées* de Londres, l'Institut des aveugles de Lausanne, et bien d'autres encore, avaient envoyé de charmants ouvrages, parmi lesquels on remarquait avec émotion les sculptures en bois d'un pauvre jeune homme aveugle, sourd et muet! Après ces exemples et surtout ce dernier, qui pourra se croire incapable de contribuer en rien à cette œuvre sainte ?

Savez-vous ce qu'imagina un homme qui regardait les pauvres nègres comme ses frères, et qui n'avait rien à leur donner?... Il se résolut à ne plus boire de café et à ne plus faire usage de sucre. — Quel rapport, me direz-vous, cela a-t-il avec l'esclavage, avec l'amour du prochain? — Un fort grand. A cette époque, nous avions encore, nous Français, des esclaves dans nos colonies, et c'était toujours par eux que se faisait la récolte du café et celle du sucre. Vous comprenez maintenant, je

pensé, la portée de la résolution d'Oberlin, ce vénérable pasteur du Ban de la Roche, résolution qu'il maintint jusqu'à la fin de sa vie, malgré son âge avancé, malgré la maladie, malgré les prières de ceux qui l'entouraient et qui pensaient que ce confort lui serait salutaire. — Ce qu'il fit ainsi ne pouvait avoir une influence directe et immédiate sur le sort des esclaves, il est vrai; mais c'était un principe posé, une protestation contre ce système odieux, et il y avait là d'autant plus de force, que le moyen semblait plus faible, et qu'il se répétait journellement. Oh! si chacun de nous savait jusqu'où peut s'étendre l'influence de ses actes les plus simples! La femme qui oignit les pieds du Sauveur était loin de penser que jusqu'à la fin des temps et jusqu'aux bouts du monde, son exemple aurait une si puissante action. Et la veuve qui jeta dans le tronc sa pauvre pite ne croyait guère qu'elle produirait plus tard des millions pour la cause de l'Evangile. L'essentiel pour faire beaucoup n'est donc

pas tant d'avoir les occasions et les moyens, que d'aimer. L'amour rend ingénieux. Aimez les pauvres noirs, et vous verrez qu'il ne vous sera pas difficile de trouver quelque chose à faire pour eux.

Pèlerinage de la vie.

L'enfant repose en paix dans les bras de sa mère..... Charmante tête blonde doucement inclinée; joues potelées et si fraîches; bouche vermeille où flotte encore le sourire de la santé et du bonheur; longues paupières closes..., Petit enfant, mon cœur te contemple avec amour!

L'air s'agite et passe à travers les boucles soyeuses de sa chevelure en effleurant son visage; l'insecte bourdonne à ses oreilles; la feuille sèche détachée de l'arbre tombe en tournoyant sur ce front si pur; les rameaux épineux du buisson qui borde le chemin cherchent à s'accrocher à ses petits pieds... Mais l'enfant repose en paix dans les bras de sa mère.

Elle descend la colline le doux fardeau pressé sur son sein. Le caillou qui roule, les feuilles de pin qui jonchent le sol rendent le sentier dangereux ; des rochers le resserrent et tout à coup descendent à pic en formant des précipices ; un reptile glisse sous les ronces et vient ramper le long du chemin sous les pieds de la voyageuse ; elle pousse un cri d'effroi, pâlit et chancelle, mais toujours elle serre contre son cœur le précieux dépôt... L'enfant repose en paix dans les bras de sa mère.

Au bas de la colline, la route s'allonge sous les grands hêtres, et côtoie le champ solitaire où croissent des saules pleureurs et des cyprès. Çà et là, sur les monticules couverts de longs herbages, s'élèvent des croix, les unes abandonnées depuis longtemps, les autres surmontées encore d'une fraîche couronne d'immortelles. La mère passe rapidement le long du cimetière ; son regard se porte de la fosse à l'enfant, et tout son cœur se glace !... Son pied se hâte et foule, tremblant, les petites fleurs

semées comme au hasard au bord du chemin. Un souffle qui a passé sur les tombes frémit autour d'elle et la fait frissonner... Mais le petit ange rose dort toujours, souriant et beau, dans les bras de sa mère.

Le sentier se rapproche du village en serpentant à travers la forêt ; le ciel, déjà sombre, devient menaçant; le soleil s'est caché sous des nuages noirs, entrecoupés de rougeâtres lueurs ; les roulements lointains du tonnerre se rapprochent de plus en plus; les arbres se tordent en tous sens, se redressent et se recourbent encore ; leurs rameaux s'entre-choquent, et les feuilles semblent, furieuses, se débattre les unes contre les autres. Un éclair fend la nue, éblouit, et s'efface. La foudre éclate !... Pauvre mère ! comme elle presse convulsivement son chéri dans ses bras ! comme le danger lui donne des ailes. Mais voilà... ; l'enfant s'éveille épouvanté à la vue du bouleversement de la nature ; l'effroi se peint dans ses yeux ; il lève ses petits bras en l'air, et pousse un cri

d'angoisse, lorsque son œil rencontre l'œil d'amour de celle qui le presse sur son cœur; sa bouche, ouverte par l'effroi, se referme avec un sourire, et ses petits bras se rattachent autour du cou de sa mère; il appuie sa tête sur son épaule; il écoute cette voix si tendre; la douce chaleur du souffle maternel caresse son front; et, redevenu paisible, il s'abandonne, tout plein d'une ingénue confiance, aux bras qui l'entourent et le soutiennent. Oui, au milieu même de cette effroyable tourmente, l'enfant repose en paix dans les bras de sa mère.

De larges gouttes de pluie commencent à tomber; des torrents bientôt noieront la terre; la voyageuse précipite ses pas; le toit hospitalier n'est pas loin; elle l'entrevoit derrière la flèche du clocher; l'enfant sera bientôt à l'abri.

Le père vient de jeter une brassée de bois dans l'âtre, et lorsque la flamme s'élance vive et joyeuse, il retourne sur le seuil de sa de-

meure; là, debout, il prête l'oreille à chaque bruit lointain. Enfin, une figure se dessine au bout du sentier : c'est elle! c'est bien elle, et c'est bien aussi le cher petit trésor!... Il les presse tous deux dans ses bras; l'enfant se suspend à son cou; son visage épanoui, ses cris de joie annoncent qu'il reconnaît son père, et que cette maison est bien la sienne. Ils entrent tous; le feu petille au foyer, la table est abondamment servie, des siéges sont tout prêts, tout invite au repos, au bien-être, aux doux entretiens; il n'y a plus ici que plaisir et bonheur!... Les fatigues du voyage, les périls, les angoisses, tout est oublié.

Enfant, as-tu compris?... Sais-tu quel est ce petit voyageur?... Sais-tu sur quelle route il se trouve? Sais-tu quel est ce foyer paternel? Sais-tu quel est ce père qui l'attend au terme du voyage?...

Jeune pèlerin, sais-tu aussi qu'un œil d'amour est toujours fixé sur toi! Chemineras-tu dans le sentier de la vie, toujours confiant

malgré les obstacles et les détresses? Oui, si tu connais l'amour de Jésus; oui, si c'est dans ses bras que tu te laisses porter; oui, si c'est vers lui que se tourne ton regard.

FIN.

TABLE

DEUXIÈME PARTIE

Paris. — Typ. de Ch. Meyrueis, rue des Grès, 1

